

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 37

MONTREAL, 16 FEVRIER 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS.

CURIOSITÉ EXCUSABLE



EST-CE LUI QUI EST AVEC PAPA ?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces à MM. POINIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 16 FEVRIER 1895



Les derniers bals du Carnaval feront le sujet des illustrations du prochain numéro du SAMEDI.

Il faut user des abus sans en abuser.

Il y a des vieilles scies qui ont des dents de sagesse.

Dans la politique, les niais font la cuisine, les habiles la mangent.

Un conseil : Si vous avez un bon camarade, ne risquez pas de le perdre en voulant en faire un ami.

On ne lui donnerait certes pas 40 ans, elle a un physique...

—Oh ! physique et chimie !

Si vous voulez être bien reçu d'une femme, profitez du moment où tout le monde vous écoute pour lui dire que vous êtes de vieilles connaissances.

On nous prête souvent des vertus pour n'avoir point à nous aider ; par exemple : le courage pour mieux nous abandonner ; le désintéressement pour nous laisser mourir de faim.

Il y a des degrés dans le vice. Il y en a aussi dans la température.

On n'aurait jamais cru que cette dernière, si bien élevée au mois d'août dernier, descendrait si bas ce mois-ci !

Proverbe Turc : Baise la main que tu ne peux couper.

Proverbe Allemand : La femme et le poêle ne doivent jamais sortir de la maison.

Proverbe Anglais : L'argent est toujours le bienvenu, même quand il arrive dans un torchon sale.

Proverbe Italien : Les femmes sont des saints à l'église, des anges dans la rue, des diables à la maison.

EFFET NATUREL

Professeur — La statistique prouve que l'Allemagne est le pays qui accuse le plus grand nombre de suicides. A quelle cause peut-on attribuer cette proportion remarquable ?

Elève. — A leur langue ; ça doit être terrible de penser en allemand avec des mots aussi durs.

AU CHOIX

Voyageur (examinant le contenu de sa tasse). — Garçon, qu'est-ce que c'est que ça ?

Garçon. — Du thé, M'sieu

Voyageur. — Si c'est du thé alors apportez moi du café ; mais si vous pensez que c'est du café, alors apportez-moi du thé.

OFFRE RIDICULE

Encanteur. — Ce tableau, Messieurs, est dû au pinceau d'un maître de l'art ; combien dites-vous ?

Une voix. — Trois trente sous.

Encanteur. — Trois trente sous ! mais la peinture seule les vaut.

SANS ENNEMI

Hôtelier. — Je compte que vous recommanderez ma maison.

Voyageur. — Je ne puis vous le promettre, je ne me connais pas un seul ennemi en ce moment.

ALLER ET RETOUR

Indigène (à un étranger). — Vous savez le vent souffle toujours de l'ouest, ici.

Etranger. — Mais il vient de l'est en ce moment.

Indigène. — Pshh ! c'est celui de l'ouest qui a soufflé hier qui revient.

QUESTION SANS RÉPONSE

Elle (après une scène). — Oh ! je sais que j'ai aussi mes défauts.

Lui. — Parfaitement, ma chère.

Elle. — Hein ?

Lui. — J'ai simplement dit parfaitement.

Elle. — Que j'ai des défauts ! Quels sont-ils, je serais heureuse de les connaître ?

Lui. — Pour commencer je...

Elle (s'en allant en tapant la porte). — Non, je ne veux pas vous écouter.

CONTE ET COMPTE

La Bourse ! la Bourse ! Les affaires ! l'argent ! Voilà la politique des modernes.

D'où le conte qui suit, pour faire suite aux Contes moraux de Marmontel :

Un vieil agioteur étant à l'agonie, On fit à son chevet venir un confesseur. — Allons, mon fils, avant de sortir de la vie, Courage, ouvrez-moi votre cœur.

Dites tout : point de fausse honte, Et rendez sévèrement compte De vos actions. — A ces mots De compte, d'actions, le mourant dit : — Mon père, Je vous les prends et je risque l'affaire A quatre-vingts pour cent de perte : c'est le taux.

SIMPLE VŒU

Monsieur. — Que penses tu de mon portrait ?
Madame. — Il est charmant, plaisant à regarder ; quel bon sourire tu as. J'aimerais à te voir une fois comme cela, rien qu'une fois, ça me changerait.

MOYEN PRATIQUE

Voulez-vous savoir l'âge exact d'une dame ? Demandez-le-lui et demandez-le à son amie. Prenez la moitié des deux déclarations et vous aurez le nombre juste.

MOTS D'ENFANTS

Bob. — Y n'y a pas que les chats qui voient la nuit ; ma sœur aussi y voit dans le noir.

Tom. — Pas vrai.

Bob. — Comment, pas vrai ? A preuve que l'autre soir M. Lehardi est entré dans le salon à neuf heures, y avait pas de lumière et ma sœur lui a dit : M. Lehardi, vous ne vous êtes pas rasé aujourd'hui. Na.

Etranger. — Peux-tu me dire où est la ferme de Mr André ?

Jeune habitant (10 ans) — Oui, je le peux, si vous me donnez cinq cents.

Etranger. — Tiens, les voilà. Où est-elle maintenant ?

Jeune habitant. — Elle est brûlée.

Professeur. — Que voyez vous au-dessus de votre tête quand vous êtes en plein air ?

Un élève. — Le ciel.

Professeur. — Et quand le ciel est couvert ?

Un autre élève. — Mon parapluie.

MODES DE PRINTEMPS



I

LA JUPE BALLON

Peut être ouverte pour convenir aux circonstances...



II

et fermée suivant les occasions.

CE QU'ON ENTEND AU BAL

(Pour le SAMEDI)



A UN BAL D'ENFANTS COSTUMÉ

1er Maman (avec une petite fille costumée en Marie Stuart).—Joli costume n'est-ce pas ? Votre petit garçon est-il engagé pour cette polka, madame ?

2e Maman (consultant le carnet pendu au poignet d'un petit chef indien).—Dis que ça te fait beaucoup de plaisir, mon chéri.

Le chef indien (en rechignant).—Fait beaucoup de plaisir.

1er Maman.—Très bien, alors, vous allez danser tous les deux aussi bien que possible. *Marie Stuart (sept ans, met modestement son doigt dans sa bouche.) Le chef indien (rougit).* Allons ne fait pas la bête ; donne ton bras au cher petit garçon. Partez.

2e Maman.—Nous le cordon de soulier de ta jolie danseuse, avant de commencer, mon chéri.

Le chef indien.—Badrante. (Ils polkent.)

1er Maman.—J'aurais du arriver plus tôt ; mais j'ai tant à faire à la maison. Pensez-vous, madame je n'ai en ce moment qu'une servante, et...

2e Maman.—Ah ! ne me parlez pas des servantes ! La mienne me fait faire un mauvais sang ! Et pourtant je suis bonne pour elle ; je lui donne les bouts de ruban dont je n'ai pas besoin et bien autre chose. Eh ! bien, que croyez-vous que cette fille a eu l'audace de faire ce matin ?

1er Maman.—Quelque chose d'épouvantable probablement.

2e Maman (insistant).—Non, mais devinez.

1er Maman.—Je ne saurais vraiment. Je sais qu'une fois nous avons une cuisinière qui...

2e Maman.—Elle a brisé un compotier qui était dans la famille depuis des années.

1er Maman.—Cette cuisinière...

2e Maman.—J'étais si en colère que je pouvais à peine parler. (Amèrement.) Naturellement c'était par accident.

1er Maman.—Ah ! c'est le cri ordinaire. La fille dont je voulais vous parler...

2e Maman.—Je n'aurai jamais le temps de tout vous raconter. Venez donc tailler une bavette une de ces après-midi.

Le chef indien (à sa danseuse).—Comment que vous vous appelez ?

Marie Stuart (doucement).—Béatrice. Et vous ?

Le chef indien.—Allez vous à l'école ?

Marie Stuart.—Pas tout à fait, j'ai l'école à la maison, mais j'sais faire les soustractions. Marchez pas comme ça sur mes pieds.

Le chef indien.—Vous dansez pas bien. Vous savez pas quoi faire de vos pieds ni de vos mains.

Marie Stuart.—J'sais. Mais quand j'serai grande j'saurai bien danser.

Le chef indien.—Irez-vous souper à neuf heures ?

Marie Stuart.—Si maman veut.

Le chef indien (étonné).—Est-ce que vous ne faites jamais rien, sans le demander à votre maman ? Ah ! ben vous êtes encore étonnante, vous ! J'fais jamais attention à ce que... (Le regard du jeune chef rencontre celui de sa maman, ce qui le fait changer de conversation). Votre maman a de grosses mains.

Marie Stuart (fièrement).—C'est rien, si vous voyez celles de tante Anna ! Arrangez-moi donc encore mon cordon de soulier ?

Le chef indien (blessé).—Dites donc, vous, vous devenez gênante ! J'vas vous reconduire. (Il la reconduit.)

2e Maman.—Alors cette horrible cuisinière. Ah ! vous voilà les enfants. Vous êtes vous amusés ? C'est gentil. Maintenant, allez voir les marionnettes, dans le salon à côté et ne tournez pas autour de moi quand vous me voyez causer.

1er Garçon.—Encore deux crèmes à la glace, mesdemoiselles ? Certainement ! (A son collègue). C'est gentil de voir les enfants s'amuser, pas vrai ?

2e Garçon (tristement).—L'enfance, j'peux pas la souffrir.

1er Garçon.—J'oubliais que vous étiez marié, François. Tenez un jeune, haut comme ma botte, onze ans environ, habillé en François 1er : vient justement de me dire : " Garçon, est-ce qu'il n'y pas un salon ou un homme peut en griller une tranquillement ? "

2e Garçon.—C'est désolant.

1er Garçon.—Je lui ai demandé, s'il avait absolument besoin de fumer maintenant et il a frappé du talon en disant : " J'vas claquer si j'en grille pas une. " Je lui ai dit que j'allais voir où était le fumoir, et il m'attend. Encore deux crèmes à la glace, mesdemoiselles ? Certainement.

Pierrot (court mais gros).—Je ne mange jamais plus de six à sept tartes à la fois. Je crois que je ne les supporte pas bien ; qui vous a amené ? Votre papa ?

Garde-française.—Ma sœur. Tenez la voilà ; celle qui cause avec le bonhomme en gilet blanc.

Pierrot.—Elle n'est pas laide votre sœur.

Garde-française.—Elle n'est pas mal pour une sœur.

Pierrot.—Je vous disais donc, que ce grand à notre école qui croyait être fort à la crosse avait voulu entrer dans le club, alors...

Garde française.—Est-ce ma limonade... ?

Pierrot.—Je crois... je vais en demander une, pour moi. Alors il a tant fait qu'on l'a reçu ; et puis le président lui a dit vendredi, je crois que vous êtes malade, allez voir le médecin. Y a été et quand il est descendu il avait les oreillons.

Garde française.—Les oreillons.

Pierrot.—Vrai... dites-moi quel est celui de vous qui m'a enlevé mes gâteaux... ? c'est de la belle société qu'on reçoit ici.

Jeune mère (regardant l'heure).—Je vais faire demander un sleigh.

Les enfants (6 et 7 ans).—Pourquoi ?

Jeune mère.—Mais pour aller

à la maison ; l'heure de faire dodo est depuis longtemps passée (le plus jeune, EX COLONEL, refuse de bouger).

Colonel.—Léon veut pas s'en aller, Léon veut rester toujours.

Jeune mère.—Allons, Léon ne voudrait pas faire le mauvais garçon ? il n'est jamais méchant Léon.

Colonel (franchement).—Oui y veut. Ce qui se passe dans ce coin se passe dans les autres, les mamans veulent s'en aller, les petits masques veulent le contraire.

PRUDENCE MATRIMONIALE

Madame.—M'aimes-tu réellement ?

Monsieur.—Je t'adore, ma petite femme, et je suis prêt à te le prouver d'une manière utile pourvu que ta modiste ne demande pas plus de vingt-cinq piastres.

QUELQUES BONNES PHRASES

De l'Intermédiaire des Chercheurs.

Lugubres étaient sur ce champ de bataille abandonné les gémissements des morts et des blessés.

Ou bien :

Le premier roi de France fut Pharamond. A-t-il réellement existé ? C'est sur quoi les historiens ne sont pas tout à fait d'accord. Quoi qu'il en soit, son fils Clodion lui succéda.

Ou encore :

C'est durant l'année sanglante de 1793 que les domestiques français donnèrent l'exemple des plus grands dévouements. On en vit un grand nombre qui, plutôt que de trahir leurs maîtres, se laissèrent guillotiner à leur place, et qui, les jours de calme revenus, reprirent silencieusement leur service.

Ou enfin :

Durant toute la canonnade on entendit l'ennemi grincer les dents de rage.

Etc., etc.

UN YOGHI.

QUI SAIT ?



—Mande pardon, Mademoiselle, mais est-ce que la queue de ce petit chien a été coupée ou enfoncée ?



BOUM-BOUM

L'enfant allait sur ses onze ans.

Frêle et nerveuse. De petits yeux bleus vivaces enfouis sous l'arcade sourcilière. Un nez vif et spirituel. Des lèvres décolorées; des cheveux fins, d'abord blonds puis tournant au châtain, la démarche alerte, le babillage incessant et l'aplomb précocé, telle était la petite Berthe.

Charmante et poétique véritable fleur de rue poussée à la diable entre deux fentes de pavé, et qui s'était développée, paquerette urbaine, dans une arrière-boutique de coiffeur, étroite, obscure et tout imprégnée de parfums rancés.

Les pentes lépreuses de la rue, les manches à balai empanachés d'un maigre plumet vert, audacieusement qualifiés arbres, — voilà tout ce que la petite Berthe, à onze ans bientôt, connaissait de la nature.

Son père, Théodore, le coiffeur avait épousé une sensible cuisinière, à qui son maître, en mourant, avait laissé un petit magot.

Le ménage vécut, mais ne fit pas fortune. On travaillait pour le propriétaire ou peu s'en fallait.

Théodore, malgré toute son activité, ne pouvait pas encore, après douze ans de coups de peigne, faire les frais d'un aide. L'an prochain, se disait-il aux heures des rêveries fortunées, je me donnerai le luxe d'un artiste. Mais au bout des douze mois, les comptes faits, il était indispensable de renvoyer l'artiste à l'an prochain. Avec quoi l'aurait-on nourri? ça mange fort et c'est exigeant ces clercs du rasoir.

Madame Théodore tenait la caisse, peignait les chignons, tressait les fausses nattes et cherchait à approvisionner clients et clientes de pommades et de lotions végétales susceptibles de faire repousser des cheveux sur les têtes les plus chauves ou de garder aux tignasses les plus décaties le luisant de la vingtième année; lui, du matin au soir, taillait, rasait, peignait, frisait.

On ouvrait à sept heures et demie et l'on fermait à dix heures. Le dimanche on ouvrait à six heures et demie et les samedis de paye on a fait, le soir, jusqu'à des onze heures. Impossible de faire des parties de campagne avec un état aussi assujettissant. De là les ignorances champêtres de la petite Berthe.

Seulement, comme il est bon de se distraire un peu et qu'il fallait amuser l'enfant qui était bien sage, ayant des billets de faveur comme dépositaire d'une affiche, madame Théodore emmenait la petite au cirque chaque fois qu'il en passait un dans la ville.

Les exercices de haute école, le travail à che-

val des écuyers, le saut dans les ronds de papier, les chevaux dressés en liberté, les équilibres difficiles et les voltiges aériennes, firent une impression décisive et profonde sur le cerveau excitable de l'enfant.

La piste, avec son sable jaillissant en mottes lourdes sous le sabot des chevaux, l'orchestre déclinant ses cuivres à l'entrée triomphale de l'écuyer, les sauts, les culbutes, les contorsions des clowns, hantèrent ses jeunes rêves, possédèrent son âme et l'entraînèrent dans un monde fantastique et fascinateur.

Ses yeux se cerclèrent de brun; son front parut se pencher en avant comme si le poids d'une rêverie permanente l'entraînait.

La nuit, derrière ses petits rideaux blancs, dans la languette d'appartement qui lui était attribuée en contre bas du lit paternel, Berthe, sans sommeil, demeurait plongée dans une extase sans fin : l'alcôve dérisoire et triste où était encastré son lit de fer s'agrandissait et s'allumait soudain.

La vision du cirque, éblouissante et prestigieuse, emplissait le réduit noir et nauséabond, et parmi les folles des clients, les pots de pommades et les poudres dentifrices alignés sur une étagère en face d'elle, l'enfant revoit, au son d'une musique étrange, l'écuyer étalant ses cuisses nerveuses, tendant ses jarrets souples et s'éclairant, le sourire aux lèvres et le torse bombé, sur la croupe du cheval blanc que dirige le claquement du fouet, et là, campé hardiment sur la plate-forme, jonglant avec les boules de cuivre qui lui font une auréole de métal; — le gymnasiarque, s'accrochant au trapèze volant et d'un coup de reins s'enlevant jusqu'au cintre, et de là, sans point d'appui, ni corde, ni balancier, lâchant son trapèze et courant, à travers le vide, à la rencontre d'un autre rouleau de bois, suspendu par deux cordes au-dessus de l'abîme; — puis, dans son imagination surchauffée se déployaient des écharpes multicolores, qu'une jeune écuyère à la jupe diamantée, franchissait légère, aérienne, oiseau plutôt que femme; — c'étaient aussi les hercules, aux membres monstrueux, dont les muscles font craquer les maillots roses, se campant deux poids de cent aux poings; et, enfin, dominant tout ce monde équestre et acrobatique, se dressait le Clown magistral et énigmatique, avec sa perruque rousse, formidablement hérissée, ses yeux agrandis par le crayon, sa face blanche de fard et son cri triomphal ponctuant le miracles de sa souplesse et de sa légèreté : Boum-Boum !...

Ah! ce cri, elle l'entendait délicieusement résonner à son oreille, durant ses redoutables insomnies d'enfant impressionnable et précocé.

Et de toutes les visions qui hantaient et charmaient son cerveau surexcité, l'image resplendissante du clown Boum-Boum revenait sans cesse, complétant et effaçant toutes les autres.

Peu à peu cependant l'enfant changeait.

Un mal inconnu et rapide l'abattait. Les yeux se creusaient de plus en plus sous l'orbite; des tremblements convulsifs agitaient ses membres fragiles.

Un jour enfin, portant la main à son front elle se plaignait...

C'était lourd, c'était chaud, ça la gênait.

Elle demanda à se coucher. Le médecin vint. Il hocha la tête, et après avoir prescrit des compresses d'eau glacée et des potions opiacées, murmura d'un air peu rassurant :

— C'est grave! Méningite compliquée de désordres cérébraux... Je reviendrai tantôt.

Quand il revint, l'enfant s'agitait dans son lit en proie à une fièvre intense.

Elle faisait par moments des

gestes étranges, impatients et saccadés comme si elle eût désiré quelque chose qu'on s'obstinait à lui refuser.

— Donnez-lui tout ce qu'elle demandera, dit le médecin, en se retirant après avoir prescrit, par acquit de conscience, de continuer les compresses et d'administrer d'heure en heure une cuillerée de la potion.

Théodore était comme fou de désespoir.

Il adorait cette enfant, toute la pensée et toute la joie de sa dure et prosaïque existence de perruquier besogneux et affairé.

Entre deux coups de rasoir, il courut nu tête, et le peigne enfoncé dans sa crinière grasseuse, chez l'épicier et chez le papetier, ses voisins. Il en rapporta des bonbons acidulés, dits bonbons anglais, des images aux couleurs brutales et une poupée habillée en laitière, — toutes choses, pensait-il, propres à amuser l'enfant malade.

Mais la petite fille agitait toujours nerveusement ses mains moites, tournait la tête et repoussait les images, ne touchait aux bonbons, écartait de ses doigts fiévreux la laitière qu'on lui présentait.

Que désirait-elle donc ?

Des clients, témoins du désespoir du père, venaient jeter, la serviette au cou, un regard sympathique et curieux dans l'arrière-boutique, avant d'aller plonger leur tête ensavonnée dans la cuvette.

Il y en avait qui dissertaient sur la maladie de l'enfant.

D'autres conseillaient des jouets nouveaux ou des sucreries compliquées pour la distraire.

L'un d'eux, plus avisé que les autres, s'étant penché vers l'enfant, entendit ce nom sortir comme un râle de sa gorge enfiévrée :

— Boum Boum !...

Il comprit alors ce que désirait la petite.

Ce client était précisément un des employés du cirque de passage en ce moment. D'un bond, il fut aux écuries. C'était l'heure de la répétition, et trouvant le clown qui, en costume de ville, patiemment dressait un jeune cochon de lait dont l'exhibition était déjà annoncée, il l'emmena chez le coiffeur après l'avoir rapidement mis au courant.

Quand le clown pénétra dans l'arrière-boutique où déjà râlait l'enfant, un éclair de joie illumina la face pâle de la petite.

LES DÉSAVANTAGES DU PROGRÈS



Au restaurant. — Excellente l'idée d'éclairer les porte-manteaux, mais voilà, quand on y a mis ses vêtements on n'y voit plus pour manger.

LES MENDIANTS



—Alors, y paraît que tu maries ta fille?...
—Oui...
—Et qu'est-ce que tu lui donnes comme dot?...
—Deux portes d'églises devant lesquelles j'ai pas encore mendié!!..

Elle avait reconnu celui dont elle avait tant rêvé.

Mais bientôt cette joie éphémère disparaissait, et secouant tristement la tête, l'enfant fit signe que ce n'était pas ainsi qu'elle voulait revoir une dernière fois le Clown, qui l'avait si profondément impressionnée qu'elle en mourait.

Et de ses doigts amaigris elle s'efforçait de sa faire comprendre en touchant la redingote correcte de Boum-Boum, et en repoussant faiblement celui qui la portait.

Alors le Clown devina...

Il sortit en courant après avoir fait à l'enfant un signe qui la rassura. L'espoir vint colorer délicieusement son agonie. Et croisant ses petites mains elle attendit, confiante et reposée.

Un quart d'heure après, l'artiste entrant dans la boutique se débarrassait vivement du grand paletot boutonné jusqu'au haut qui l'enveloppait, jetait son chapeau de feutre, et apparaissait avec le costume grotesque, la perruque rousse hérissée, et la face badigeonnée, — en tenue de représentation, enfin.

L'enfant un mouvement de joie indicible.

Elle fit un effort pour écarter ses deux mains et applaudir comme autrefois, durant les belles soirées du cirque, mais elle n'en eut pas la force.

Elle ne put que sourire avec reconnaissance au Clown, qui, devant ce lit où la mort avait déjà allongé sa griffe, se mit à cabrioler, à pirouetter et à gambader avec sa dextérité et sa souplesse merveilleuses.

Au milieu d'un dernier saut de carpe, il s'arrêta brusquement, l'élan brisé, le regard éfaré : les yeux de la petite Berthe ardemment fixés sur lui s'étaient tout à coup voilés. L'enfant était morte, la joie au cœur et le sourire sur les lèvres.

Et le Clown, essuyant une larme qui roulait sur sa joue fardée, reboutonna son paletot en hâte, et après avoir renoncé sa perruque soyeuse sous son feutre mou, sortit pour pouvoir pleurer à l'aise.

L'AUTEUR!

Vieille dame (entrant dans le bureau d'un de nos grands confrères).—Pourrais-je parler à la dame qui écrit dans votre journal la "Colonne des Mères". Je désire lui exprimer tout le plaisir que j'ai éprouvé en lisant : "Quelques heures dans la Nursery."

Messager.—Tenez, c'est lui qui est en chemise de flanelle, là dans le coin avec cette grosse pipe.

LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Deux gredins, arrêtés devant un étalage en plein vent, guignent une paire de souliers.

L'un d'eux avance la main pour s'en emparer, mais il la retire vivement.

Son camarade, stupéfait, le regarde et, de sa voix de rogomme :

—De quoi : lui dit-il ; est-ce que tu les voudrais encore à meilleur marché ?

Un colonel, vieux grognard à moustaches blanches, gratifié d'une large balafre à la joue gauche, est à la tête de son régiment, qui défile sur un pas redoublé révére que la musique vient d'exécuter.

A certains moments, le colonel fronce le sourcil, marque familière et habituelle de son mécontentement. Après le défilé, il fait venir devant lui le chef de musique.

—Sacrebleu, lui dit-il, qu'est ce que c'est que cet air d'enterrement que vous me jouiez tout à l'heure, pendant la marche ?

—Mon colonel, c'est un pas redoublé sur les motifs d'Othello.

—Othello ! Othello !... Qu'est-ce que vous avez à la clef dans ce brigand de morceau là ?

—Sept bémols, mon colonel.

—Sept bémols, mille têtes d'Arabes ! Comment voulez-vous qu'on puisse marcher sur un morceau où il y a tant de bémols à la clef ?

—Mais, mon colonel...

—Il n'y pas de mais. A l'avenir, vous me supprimerez tous les bémols du répertoire, et si vous vous fichez de moi, je vous colle au bloc pour huit jours.

—C'est bien, mon colonel.

—Et maintenant, en avant marche, avec trois dièzes à la clef !

J'ai reçu la semaine dernière, de la nourrice de mon gamin, une lettre terminée par cette phrase naïve :

—Je suis Monsieur, avec un profond respect, votre nourrice pour la vie.

Un buveur, longtemps incorrigible, avait fini par se passer de vin, même pendant ses repas !

—Comment ! lui dit un ancien compagnon de débauche, tu renonces à ce délicieux breuvage ? tu dédaignes le doux messenger qui apporte la joie au cœur de l'homme ?

—Drôle de messenger ! répondit l'ancien buveur, chaque fois que je l'envoyais à l'estomac, c'est à la tête qu'il s'empressait de courir.

Un mot de la faim :

—Travaillez-vous quelquefois.

—Tous les jours.

—Que faites-vous ?

—Je me creuse l'estomac.

Taupin, jeune marié, complimente sa femme sur sa petite capote.

—Pardon de mon ignorance, ma chère, mais ce sont des fleurs naturelles ou artificielles que vous avez là ?

—Artificielles, mon ami.

—Ah ! c'est donc ça qu'elles vont si bien à votre teint...

Doléances d'une blanchisseuse :

—Avoir repassé toute la semaine et lorsqu'on présente sa note j'entends dire : vous repasserez dimanche.

Mademoiselle, qui a bon cœur, sert de secrétaire à sa bonne qui ne sait pas écrire.

—Rien d'autre chose à dire à vos parents, Justine ?

—Non, mademoiselle... rien à dire... ajoutez seulement qu'ils excusent l'écriture et les fautes d'orthographe.

Le harpon mord... Le maître a crié : c'est assez ! Dans le fond du canot, les marins entassés, Par le monstre entraîné, de son sang voient la trace : Tant va le Cachalot, qu'à la fin il se lasse.

—Dis donc Cabazan, quand tu dors, est-ce que le tonnerre te réveille ?

—Tu badines ?... Le tonnerre, c'est moi qui le réveille quand ze ronfle !

Un soir, dans une petite ville du midi, un baryton effectuait son troisième début.

On lui lance une botte de foin. Sans se déconcerter, notre artiste la prend, la défait et l'épépille sur le devant de la scène, dans toute largeur de celle-ci.

Puis, s'adressant aux spectateurs, après les trois saluts de rigueur :

—Messieurs, annonce-t-il, vous êtes servis.

LA RESTITUTION

Clara, je t'ai pris un baiser, Mais je suis prêt à te le rendre, Je ne veux pas m'en excuser. Clara, je t'ai pris un baiser, Quoique ce soit en mal user, Un baiser est si doux à prendre ! Clara, je t'ai pris un baiser, Mais je suis prêt à te le rendre.

UN MALIN

Un de nos journaux de..... publiait récemment l'annonce suivante :

Jeune veuve, très riche, désireuse de se remarier, désire entrer en correspondance avec un jeune homme respectable, dont elle paierait les dettes. Ecrire à J. P., en envoyant une photographie.

La jeune veuve qui publiait cet avis alléchant était simplement un tailleur qui s'établissait dans la ville et qui désirait connaître tous les jeunes gens de la localité ayant la mauvaise habitude de faire des dettes.

UNE MODE AVEUGLANTE



Madame.—Vous êtes le moins galant de tous les maris.

Monsieur.—Pourquoi ça ?

Madame.—Vous me conduisez par des chemins impossibles ; ne pouvez-vous voir où vous me menez ?



CHRONIQUETTE

Je lisais, ces jours-ci, que l'homme le plus riche des États-Unis était un nommé Rockefeller, dont la fortune se chiffrait par centaines de millions, et dont le revenu dépassait cinquante mille piastres par jour.

Et après ? Oh ! je connais cette réflexion populaire : que si la fortune ne fait pas le bonheur elle y contribue fortement.

J'ai mes doutes là-dessus.

J'ai vu tellement de gens heureux, même dans la misère, et un si grand nombre de riches malheureux au milieu de leurs trésors que je reste absolument convaincu que :

« Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. »

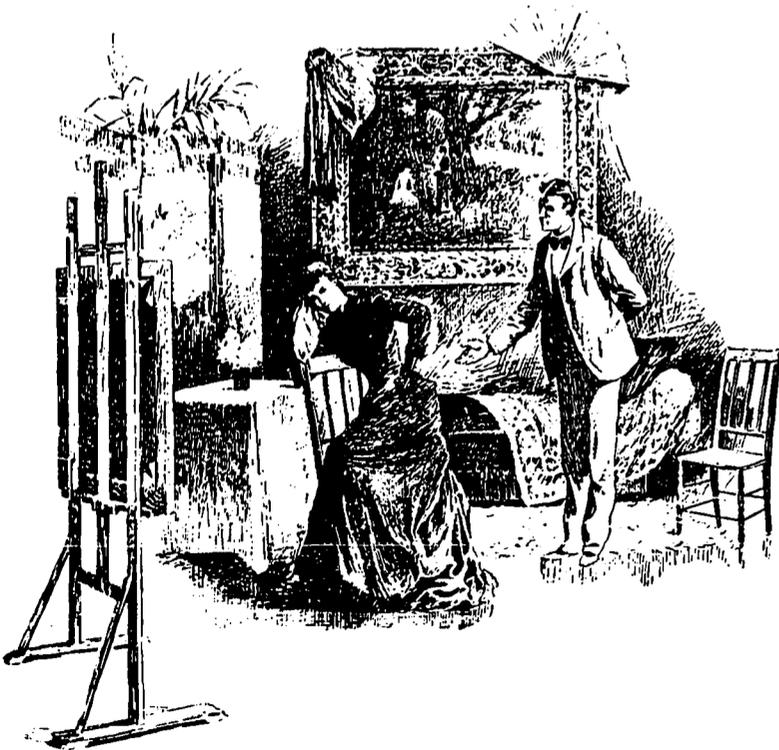
Moins la jeunesse a de richesses plus elle est heureuse et plus grande est la somme de bonheur qu'elle peut espérer rencontrer dans la vie et surtout dans la vieillesse.

Comparez l'existence que mène ce jeune d'Europe, ce crevé comme on dit, avec trop de vérité, hélas ! en Europe, avec celle de ce jeune employé de magasin, de cet étudiant, de ces travailleurs quelconque qui doivent mettre en exploitation tous les dons qu'ils tiennent de Dieu s'ils veulent acquérir la science, l'expérience qui leur sont nécessaires pour gagner leur place au soleil. Quel est le plus heureux des deux ? du riche désœuvré, blasé, poseur et nul, ou du jeune lutteur qui souvent est obligé de se serrer le ventre aussi bien que les reins pour triompher des mauvais moments ?

Oh ! je sais ce qu'on va me dire : Ce jeune lutteur est privé de bien des plaisirs et de presque toutes ces petites satisfactions d'amour propre que procure l'argent à ceux qui en ont. Est-ce bien vrai, bien exact ?

Il a moins de plaisirs mondains, aussi ceux qu'il peut se procurer lui causent-ils des joies autrement intenses, autrement vibrantes que celles que les mêmes plaisirs procurent à ce blanc-bec qui, pour en jouir, n'a eu qu'à endosser un habit

IL S'Y CONNAIT



Jacques. — Petite sœur, tu ferais mieux d'envoyer promener ton Paul ; c'est un joueur et un tricheur.

Lisa. — Qu'en sais-tu ?

Jacques. — Nous avons joué au poker toute la nuit et nous nous sommes quittés sans avoir rien fait.

noir payé par papa et garni des billets de banque du même monsieur.

Et cette satisfaction, non pas de l'amour-propre mais de la conscience que donnent à celui qui travaille, qui peine, le sentiment du devoir accompli, la certitude qu'il remplit son devoir vis-à-vis de lui-même et de la société, et qu'il pourra un jour devenir quelqu'un après avoir fait quelque chose, cette satisfaction n'est-elle pas au-dessus de tous les plaisirs qu'on peut se procurer avec un peu d'or ?

Dans un pays démocratique comme le nôtre où, en dehors de quelques très rares exceptions, les riches et les gens à l'aise ont tous gagné leur argent on rencontre plus de vieux couples heureux que dans n'importe quel autre pays.

C'est qu'elle est douce au-delà de toute expression, qu'elle est heureuse à défier toute description cette vieillesse de deux êtres ayant vaillamment lutté pour élever leurs enfants, les caser, leur rendre les débuts moins durs qu'ils ne l'ont été à eux-mêmes et qui, leur rôle joué et bien joué, se reposent tranquillement vivant ou vivotant de ce qui leur reste du travail qu'ils ont accompli pendant souvent un demi-siècle.

Plus bas a été le point d'où ils sont partis, plus dur, plus rude et plus escarpé a été le chemin qu'ils ont parcouru pour arriver au but, plus grande est la joie qu'ils éprouvent dans le repos bien gagné dont ils jouissent.

Pour moi je ne suis jamais plus ravie que lorsque j'entends une vieille dire à son vieux : Te rappelles-tu c'était l'année où nous avons souffert du chômage, ou de la maladie ou de ceci ou de cela ? Je suis ravie parce que je comprends la joie intime qu'éprouve celle qui parle à se sentir enfin au port et l'orgueil qu'elle ressent à rappeler les combats qu'ils ont eu à soutenir pour atteindre ce port.

Et quelle affection sincère, exempte d'amertume éprouvent ces vieux qui ont traversé la vie courageusement, la main dans la main, se chicanant bien un peu de temps à autre mais se raccommodant promptement, forcément, ayant toujours besoin l'un de l'autre, à tous les instants de la vie et sachant bien qu'ils peuvent tous jours compter l'un sur l'autre et ne peuvent compter que sur eux !

Lorsqu'ils se sont mariés ils s'aimaient d'amour comme on dit dans le peuple. C'était la jeunesse, la lune de miel, le pain blanc qu'ils mangeaient en premier. La jeunesse s'en allant, les soucis venant, l'amour sans désertir ne s'est pas maintenu au diapason qu'il avait adopté aux premiers jours.

Et pourtant, regardez ces deux bons vieux, et par vieux j'entends ceux qui dépassent la cinquantaine en comptant un quart de siècle d'union. Regardez-les ; ils n'ont pas besoin de parler pour

LE MONDE RENVERSÉ



Papa. — Je suppose que vous allez me demander de vous accepter pour gendre.
Futur. — Du tout. Je désire seulement vous donner l'occasion de devenir mon beau-père.

se communiquer leurs pensées les plus intimes ; ils communiquent par le regard, tout comme ils le faisaient aux beaux jours de leur flirtage, alors que les parents n'en savaient rien. Ils ont l'un pour l'autre des attentions qui pour ne porter que sur les choses ordinaires, les plus terre à terre de l'existence n'en sont pas moins des plus touchantes. Et à la moindre indisposition qu'elle admirable sœur de charité que la femme, quel infirmier modèle que le mari !

C'est que la vie avec ses misères, ses angoisses, ses joies a uni ces deux cœurs, ces deux êtres ; les a fondus en un seul et a prouvé que c'était surtout au déclin de l'existence que l'amour était véritablement de l'égoïsme à deux.

Comme on a tort de se laisser aller au courant de ses idées ; me voilà bien loin de mon archi-millionnaire américain ; que voulais-je en dire... ? je l'ai oublié.

Ce sera pour une autre chronique. Pour aujourd'hui je sais qu'il a des millions à ne savoir qu'en faire et plus que jamais après ce que je viens d'écrire je me crois avoir le droit de penser : Et après ?

POMPONNETTE.

LA NEIGE

Fraîche, douce et pure neige,
Qui te balances gaiement
Dans les airs. — Dieu te protège !
Crains la terre qui te ment ;
Ah ! remonte au firmament.

Elle danse et tourbillonne
Sous sa charmante couronne
D'argent et de diamant.

Mon prudent conseil la blesse.
J'ajoute... mots superflus !
Elle tombe avec noblesse
Et ne se relève plus.

Privée, hélas ! du mystère,
La voilà qui git sur terre ;
Dans l'attente de la mort,
Elle rampe avec effort.
Bientôt, jaunâtre et foulée
Aux pieds froids et rudoyants
Des gens de cette vallée.
On voit ses yeux larmoyants
Regretter vertu gentille.

Je te parle, ô jeune fille !

FEUILLET.

SANS EMPLOI

Mon cher ami :

Cette cruelle coquette de Berthe m'a abandonné pour un autre qu'elle épouse dans quinze jours ; ne connaîtrais-tu pas quelque jolie fille sans laquelle il me serait impossible de vivre, etc., etc.

X.

TROP VIF

L'ERREUR DE BIDOUNE

Elle était charmante. Lui laid et jaloux, naturellement.

Ils étaient dans un de nos grands magasins.

Un jeune homme s'approcha d'elle. La salua.

—Excusez-moi, Madame...

Avant qu'il put achever, Othello s'avança et lui dit brutalement :

—“ Pardon, Monsieur, qu'avez-vous à dire à Madame ? ”

—“ Mais, cela ne vous regarde pas. ”

—“ Vous croyez, Madame est ma femme. ”

—“ Vraiment, cela m'étonne. ”

Othello rugit presque :

—“ Si vous dites encore un mot, un seul mot à ma femme... ”

—“ Je n'en ai nullement l'intention, ” répondit le jeune homme, “ et vous le regretterez probablement avant peu. Bonjour. ”

Quelques minutes après, la dame s'aperçut qu'elle avait perdu un joli bracelet que son jaloux lui avait donné pour ses étrennes, et elle ne douta pas un moment que le jeune homme qui lui avait adressé la parole l'avait ramassé pour le lui rendre.

Le mari fut également de cette opinion. Il acheta un nouveau bracelet, plus joli, en demandant qu'on ne parlât jamais du bijou qu'il remplaçait.

COMME PAPA

La scène se passe dans une maison de banque.

Le papa. — Ainsi, monsieur mon fils, voilà qui est bien entendu, tu veux être banquier ?

Gontran. — Comme papa, parbleu.

Le papa. — À merveille. Eh bien, écoute. Dans la banque, pas de tergiversations. Pour réussir, il faut du travail, de l'assiduité, de l'exactitude, de la probité, beaucoup de probité. Mais...

Gontran. — Mais quoi, papa ?

Le papa. — Mais si l'on vient à emporter la caisse il faut que ce soit une caisse qui en vaille la peine.

DON NATUREL

Ruff. — Je m'étonne comment les femmes peuvent si facilement comprendre tout ce que les bébés baragouinent.

Suff. — Ne sais-tu pas que la femme est née pour comprendre tout ce qui parle.

CUISINE AROMATIQUE



Kate. — Helloh ! Marie-Anne, dépêche-toi, viens ici avec ta gomme pendant cinq minutes et tu croiras manger un vrai diner.



I
M. Tempérance. — Je vais prendre un verre de cette limonade.
Bidoune — C'est du gin.

II
M. Tempérance. — Merci bien, mon petit ami ; tu m'as sauvé d'un grand péché en me prévenant de mon erreur.

III
Cinq minutes après quand M. Tempérance fut seul avec son cher petit ami.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Cette société incorporée par le Parlement de Québec, à la demande d'un député de Montréal, a été fondée par des citoyens des plus respectables de notre ville, désireux de venir en aide aux jeunes gens ayant des dispositions musicales mais n'ayant pas les moyens d'acquérir la science et les instruments qui leur sont nécessaires pour profiter de leurs aptitudes.

La Société Artistique Canadienne s'est donné pour but de distribuer à même ses revenus des instruments de musique, et des œuvres musicales aux porteurs de ses billets dont les numéros sortent à ses tirages. De plus elle se propose d'ouvrir très prochainement des cours gratuits de musique et de solfège. Le besoin de ces cours se fait depuis longtemps sentir au milieu de notre population si bien douée pour la musique et seront suivis par nombre de personnes qui, sans eux, n'auraient aucun moyen d'apprendre la musique.

Cette œuvre se recommande à tous ceux qui se préoccupent de l'éducation du peuple et qui veulent lui procurer des distractions honnêtes.

AMOUR PATERNEL

Robbin. — Je suis sujet aux insomnies.

Docteur. — Rien de plus aisé que de vous en débarrasser.

Robbin. — La difficulté est que nous désirons garder notre bébé.

INSTANTANÉ

Maman. — Je n'en puis plus : je viens de faire faire le portrait de bébé par ce photographe qui prend les enfants instantanément.

Papa. — Combien de temps a-t-il posé bébé ?

Maman. — Quatre heures !

AVARICE EXCUSABLE

La famille de Calino le taquine sur son avarice ; du reste, il se défend par tous les arguments possibles sans réussir à convaincre personne ; enfin, il avoue à demi :

— C'est vrai ! je donne pas beaucoup... mais si on savait ce que cela me coûte de donner, on m'en tiendrait compte comme si c'était beaucoup !...

QUEEN'S THEATRE

La présence à ce théâtre favori de l'artiste de talent Felix Morris, promet de faire de la semaine prochaine l'une des plus intéressantes de la saison. Le talent de M. Morris est trop connu des patrons du Queen's pour que nous ayons besoin d'en parler, et on affirme que le rôle qu'il tient dans la nouvelle pièce qu'il jouera à Montréal est son meilleur.

En lever de rideau, on donnera *A Game of Cards*, touchante et intéressante comédie, un des triomphes de début de M. Morris.

Puis on donnera le grand succès en trois actes *Behind the Scenes*, une comédie brillante et comique.

Ces deux pièces seront jouées ensemble, jusqu'à jeudi, elles seront alors remplacées par la comédie en un acte *The Old Musician* et *The Best Man*, en trois actes et le grand succès européen de Ralph. P. Lumley. M. Morris tient dans cette comédie un rôle tout nouveau dans lequel il étonne tous ceux qui le connaissent.

La troupe est excellente et les détails de la décoration sont excellents.

On dit que N... mange de l'argent : — l'argent ne nourrit guère alors, car plus il en mange, plus il maigrit.

THEATRE ROYAL

“ THE EAST MAIL ”

La salle du Théâtre Royal a été comble toute cette semaine, pour entendre le joli drame “ The East Mail. ” Le programme était promettant, et les acteurs l'ont rempli non seulement à la lettre, mais d'une manière qui leur fait honneur. Jamais une meilleure mise en scène n'a été faite pour une pièce à effet. Les situations dans cette cause de détectives par steamer et par wagon, pour trouver un coupable, sont dessinées de main de maître. Il n'y a pas à dire le contraire. Ce n'est ni plus ni moins qu'une merveille que de voir sur la scène une locomotive sous pression, avec un train de wagons, filer avec une très grande vitesse, emporter les malles, etc. Aussi la scène de l'explosion d'un steamer sur le Mississipi est très bien réussie.

L'action dans cette pièce est rapide, animée et vivante. L'intrigue n'a pas la prétention du grand drame, mais elle vise au vrai et, en fait de réalisme, l'auteur Lincoln J. Carter a composé une œuvre à sensation.

La troupe, dans son ensemble, est de premier ordre. La mise en scène et les décors démontrent que le mécanisme et l'art scénique ne trouvent pour ainsi dire plus rien d'impossible.

La semaine prochaine la grande compagnie vaudeville : *Field and Hanson*.

AU BON VIEUX TEMPS



Ce qu'on recevait alors à la Saint-Valentin.

PEUT-ÊTRE

I

A vingt huit ans, Lucien Darlem avait éprouvé un affreux chagrin : une jeune fille qu'il adorait, sa fiancée, était morte en quelques jours.

A l'instant où il croyait toucher au bonheur, où la vie lui semblait pleine de promesse, la foudre s'était abattue sur sa tête.

Le temps, qui apaise, ne l'avait pas consolé. D'ailleurs, il ne voulait pas l'être. Sa douleur lui était chère. C'était tout ce qui lui restait de celle qu'il avait perdue, qu'il ne reverrait jamais, et qui demeurait vivante en son cœur.

C'est en vain que ses parents et ses amis avaient cherché à distraire son deuil. Tout ce qui ne lui parlait pas d'elle lui était cruel. Il avait l'âme remplie par un amour qu'aucune satiété ne pouvait atteindre, puisque la bien-aimée dormait de l'éternel sommeil.

Afin de tenter une diversion suprême, afin de le faire sortir de sa torpeur morale en lui montrant des horizons nouveaux, sa famille voulut et obtint qu'il voyageât. Dans un cadre inconnu, là où il ne retrouverait aucun souvenir de sa fiancée, au milieu de pays étrangers, peut-être l'image adorée s'effacerait-elle un peu, comme une terre lointaine dont les contours s'estompent dans la brume à mesure que l'on s'éloigne. Voyager, c'est ouvrir à l'imprévu, qui est un magicien redoutable, dont la baguette opère souvent des transformations radicales. En France, Lucien Darlem se blottissait dans son désespoir ; le vent des grands océans pouvait emporter les ténèbres de son esprit.

Il ne résista pas à la pression des siens : que lui importait le lieu où il souffrirait, le point du monde que fouleraient ses pieds, alors qu'il vivait par la pensée dans le séjour mystérieux des morts !

Avec les moyens de communication actuels, faire le tour de notre planète n'exige ni beaucoup de temps ni beaucoup d'argent. Quelques mois et quelques milliers de francs suffisent pour franchir les mers, traverser les continents et passer la revue des races blanches, rouges, jaunes et noires qui se partagent le globe. Lucien partit donc du Havre pour New-York avec le projet de visiter les États Unis, puis de se rendre au Japon, en Chine, dans l'Inde, et de rentrer par l'isthme de Suez et la Méditerranée.

Sans se presser, en s'arrêtant au gré de sa fantaisie, il avait compté qu'il serait absent un an. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on emporte ses larmes avec soi et que le cœur ne change pas avec les latitudes. Partout, il promena son incurable tristesse ; partout, il songea à ce qu'aurait été ce voyage, s'il avait pu le faire avec celle dont l'image l'escortait.

Dès qu'il arrivait dans une ville, une force invisible le conduisait au cimetière. Là, au milieu de ces inconnus, il lui semblait être plus près de sa fiancée perdue. On avait voulu l'éloigner d'un cercueil, et il conduisait son chagrin auprès des tombeaux.

II

Arrivé depuis la veille à Savannah, dans la Caroline du Sud, Lucien était sorti de bonne heure ; il avait traversé les vastes rues plantées de palmiers ; et, suivant son funèbre usage, il avait dirigé ses pas vers le cimetière Bonaven-

ture, que le mauvais état sanitaire de la ville remplissait d'un peuple sans cesse grossissant.

Savannah est décimée, en effet, par la "malaria," qui tient à l'humidité de son climat. La fièvre lugubre et inexorable y fait chaque jour de nombreuses victimes. Elle ne respecte aucun âge et, de sa faux, sans pitié, elle moissonne souvent des existences encore au printemps.

Le cimetière Bonnaventure est ombragé par de nombreux chênes, serrés les uns contre les autres, et dont l'écorce est cachée par d'immenses mousses, fille de l'humidité, qui pendent comme les stalactites d'une grotte. Ces mousses puissantes absorbent la sève de la plupart des arbres et les tuent. Les sapins, en particulier, en meurent tous.

Au milieu des chênes, s'élevait un vieux sapin tordu, dépouillé, qui donnait aux yeux l'impression de longues souffrances ; on sentait que le pauvre arbre avait beaucoup lutté pour se rattacher à la vie, avant d'être vaincu définitivement par les mousses malfaisantes ; mais il avait fini par succomber, et il était tellement serré par les chênes ses voisins qu'il n'avait pas pu tomber : c'était l'image de la mort debout.

— N'est-ce pas l'emblème de mon existence, pensa Lucien, en contemplant le débris lamentable de ce qui avait été un superbe sapin à tête altière ? moi aussi, je me raidis contre le mal qui me détruira ; moi aussi, comme cet arbre je serai rongé par la souffrance.

Perdu dans ces tristes réflexions, Lucien parcourait lentement le champ des morts ; d'un regard distrait, il lisait les épitaphes que l'orgueil ou la pitié des familles placent sur les pierres funéraires, lorsque ses yeux s'arrêtèrent soudain sur une jeune femme vêtue de noir qui était immobile, presque sans connaissance, à demi-renversée sur une tombe.

Il s'approcha aussitôt, et, à la compassion qu'il éprouva, se joignit un sentiment de surprise en remarquant le charmant visage de celle que le hasard plaçait ainsi sur sa route, ayant besoin de son aide.

Une fontaine se trouvait près de lui : Lucien y courut, y trempa son mouchoir et revint pour mouiller les tempes de la malade.

Mais elle avait déjà repris ses sens et elle le remercia, en lui parlant anglais, avec cet inguérissable accent que conservent toujours les Français lorsqu'ils s'expriment dans la langue de Shakespeare.

Loin de la patrie, on sent avec une incomparable force la puissance du patriotisme. Sur la terre étrangère, ceux qui sont nés dans le pays éprouvent les uns pour les autres une sympathie immédiate. Ils ont l'instinct qu'ils

appartiennent à la même race, qu'ils sont les enfants de la même mère.

Cédant à cette impression, Lucien offrit ses services à l'inconnue ; mais elle les refusa d'un ton si doux, si digne et si ferme à la fois qu'il comprit l'indiscrétion de toute insistance, et qu'il s'éloigna en la saluant respectueusement.

Toutefois, la pensée de cette jeune Française égarée comme lui dans cette ville américaine le suivit. Rentré à son hôtel, il demanda des renseignements qu'il obtint, par hasard, aisément. Elle s'appelait Annette Darnoy et était venue, il y a environ trois mois, rejoindre à Savannah un frère aîné qui était mort tout récemment, la laissant sans fortune.

— Pauvre enfant ! pensa Lucien ; que d'épreuves lui garde sans doute la vie !

Mais l'idée de lui venir en aide, qui traversa son esprit, ne s'y fixa point. De quel droit, en vertu de quel titre, pourrait-il intervenir dans l'existence de cette jeune fille ? Cependant, s'il renonça à la secourir, il ne le fit pas sans regret ; et il s'aperçut même qu'en fermant les yeux, il revoyait dans une sorte de fièvre l'image fière d'une femme vêtue de deuil, l'écartant d'un geste

— Etait-ce de l'obsession ? était-ce de la maladie ? En même temps, il eut un frisson violent. La "malaria" s'était abattue sur lui.

Pendant plusieurs jours, il eut le délire et fut en danger de mort. Dans les rêves de ses nuits agitées, il lui semblait apercevoir des fantômes habillés de noir. Puis, quand ils s'approchaient de lui, ces spectres ressemblaient à l'inconnue. En vérité, c'était de l'hallucination malade.

La convalescence ne vint pas aussi vite qu'il le pensait, et il sentit cruellement l'isolement ; gravement atteint, dans une chambre banale d'auberge, entouré des soins mercenaires des indifférents, il eut soif d'affection et de tendresse, et il aspira à revoir la France, et à se retremper sur le sol natal.

Aussi suivit-il aisément le conseil du médecin qui l'engagea à interrompre son voyage et à rentrer auprès des siens ; et, dès qu'il fut rétabli, il s'embarqua sur un paquebot partant pour le Havre.

III

Sur le pont, à l'arrière, près du gouvernail,

LA CAUSE



Madame.—C'est gentil de rentrer de si bonne heure, ce soir.
Monsieur.—Oui, j'ai la gorge tellement malade que je ne puis rien valer.

UNE BARRIÈRE REGRETTABLE



—Lisa, faudra mettre d'autres manches à ta robe ; celles que t'as là doivent te gêner pour flirter.

appuyée sur le bastingage, la première personne qu'il aperçut, ce fut Elle, — la jeune fille du cimetière de Savannah.

Pour la seconde fois, la Destinée la plaçait en face de lui, et à cette heure, dans des conditions spéciales, car la traversée allait établir forcément entre eux des rapports quotidiens.

Sur le pont étroit d'un steamer, ayant pour témoins le ciel et l'océan, Lucien pourrait parler avec Annette, sans que cela eût rien de choquant ou qui impliquât quelque familiarité.

Comme il l'avait fait à Savannah, il s'inclina respectueusement, et la jeune fille lui rendit son salut ; car, elle aussi, elle venait de le reconnaître, et il lui était doux de rencontrer quelqu'un qui ne lui fût pas absolument étranger.

Dans certains états de l'âme, alors que le cœur pleure, on n'éprouve de la sympathie qu'après de ceux qui souffrent ; les larmes sont sœurs.

IV

Une semaine environ suffit maintenant pour traverser l'Océan Atlantique, mais les heures passées ensemble sur mer comptent double. On s'ignorait au moment de l'appareillage, et on est devenu amis avant de toucher le quai de débarquement. Vivant entre les murailles du navire, qui permettent à peine de se perdre de vue, associés par la communauté du danger, si la tempête se déchaîne ou si le brouillard étend ses obscurités redoutables, les passagers se prennent d'affection ou d'antipathie pour leurs compagnons. Une traversée fait faire à une intimité plus de chemin qu'une année de relations banales à terre.

S'isolant des autres le plus possible, Lucien et Annette se rapprochaient chaque jour pendant de longues heures et se racontaient leurs tristesses. La joie bruyante du salon du paquebot les faisait fuir. Ils aspiraient à trouver un coin du pont où le bruit des bouteilles de vin de champagne ne vint pas les troubler.

Un tel tête-à-tête, dans de pareilles conditions, ne se poursuit pas impunément entre deux êtres jeunes, dignes d'être aimés, dont les cœurs battent à l'unisson. La jeune fille, malgré un manque absolu de coquetterie, ne se dissimula pas que cet homme triste, sombre et sensible lui plaisait beaucoup. Quant à lui, confiant dans le souvenir de sa fiancée morte, il subissait le charme d'Annette sans s'en rendre compte, et celui-là l'aurait bien surpris, et même offensé, qui lui eût dit qu'il s'opérait une transformation en son âme.

Le huitième jour après le départ, ils étaient assis à côté l'un de l'autre, à la tombée de la nuit. Le temps était calme ; sur la mer apaisée, le paquebot filait sans secousse. Ils se taisaient, savourant l'ivresse de regarder un ciel étoilé.

La voix du matelot en vigie les réveilla brusquement.

Cet homme signalait les phares de la Hève, qui semblaient sortir du sein de l'eau comme les deux yeux flamboyants d'un dieu marin.

C'était la patrie qui les regardait ainsi, et ils en furent émus.

Mais une lumière se fit dans la pensée de Lucien. D'où venait cette émotion ? Était-ce la joie de revoir la France ? Était-ce l'évocation de l'image de la morte qui reposait là-bas, dans le sein de cette terre ?

Non, ce qui le troublait, c'était la perspective de quitter cette orpheline qui était là, à deux pas de lui.

Et pourquoi donc la quitter alors ?... qui l'y forçait ?

Il cacha sa tête dans ses mains, et il pleura, pour la première fois, sans amertume.

On ne vit pas avec les morts ; on ne vit qu'avec les vivants.

Doucement, Lucien prit la main d'Annette et ils restèrent ainsi immobiles, voyant grandir à l'horizon les falaises de la Hève, derrière lesquelles se trouvait leur avenir... peut être.

BON CERTIFICAT

Belle-maman. — Ma fille, depuis six mois que tu es mariée, tu dois être fixée sur ton mari. A-t-il bon caractère ?

Sa fille. — Bon caractère ! tiens, maman, il m'a parlé doucement l'autre jour pendant que je lui enlevais une emplâtre de belladone sur le dos ; tu sais papa...

Belle-maman. — Je ne t'ai jamais parlé du caractère de ton père.

A MA SŒUR, FIANCÉE

Tout à l'heure, en me promenant,
Malgré moi, je suivais un rêve.
Je vis un spectacle étonnant,
Tout à l'heure, en me promenant :
Sous la présidence du vent,
Tout le parc se mettait en grève.
Tout à l'heure, en me promenant,
Malgré moi, je suivais ce rêve.

Pour elle, disait le rosier,
J'avais plus de soin de mes roses.
J'étais docile au jardinier,
Pour elle, disait le rosier.
Quand elle venait épier
De mes fleurs les métamorphoses,
Pour elle, disait le rosier,
J'avais plus de soin de mes roses.

Son pas ne me fit jamais peur,
Lorsque je voletais près d'elle,
Reprenait un merle jaseur ;
Son pas ne me fit jamais peur.
Alors tous les oiseaux, en chœur,
Répétaient pour la ritournelle :
Son pas ne nous fit jamais peur,
Lorsque nous voletions près d'elle.

On ne doit pas nous la ravir,
Disaient-ils : c'était notre amie.
Nous ne la laissons pas partir ;
On ne doit pas nous la ravir.
Résolus à la retenir,
Ils reprenaient leur symphonie :
On ne doit pas nous la ravir,
Disaient-ils : c'était notre amie.

Le petit ruisseau murmurait,
Tout bas, en se cachant sous l'herbe.
La violette soupirait.
Le petit ruisseau murmurait.
Tout le parc se désespérait :
L'orme penchait son front superbe.
Le petit ruisseau murmurait,
Tout bas, en se cachant sous l'herbe.

Et le vent soutenait les voix
De sa basse vague et plaintive.
Le chœur était complet, je crois,
Et le vent soutenait les voix.
Des " piano ", des " forte ", parfois
Rendaient leur ballade expressive.
Et le vent soutenait les voix
De sa basse vague et plaintive.

Mais d'où vient que tous l'aiment tant ?
Aussitôt qu'on l'a vue, on l'aime !
L'amour d'un frère, on le comprend ;
Mais d'où vient que tous l'aiment tant ?
Je dois le dire en terminant.
Elle sourit aux oiseaux même ;
Voilà pourquoi tous l'aiment tant ;
Aussitôt qu'on l'a vue, on l'aime.

L. BARBARIN.

LE KALIFE ELMAMOUN ET LE
BEDOUIN

Suivi d'une brillante escorte, Elmamoun passait un jour dans la principale avenue de sa capitale, quand un Arabe du désert, sans turban, pieds nus et vêtu d'un mauvais burnous, fendit la foule et vint se prosterner devant le Kalife.

— Prince des croyants, dit-il, je suis un bédouin.

— Cela ne me surprend pas, répondit le Kalife en souriant.

— Je souhaite, continua le bédouin, accomplir le pèlerinage.

— La route qui conduit à la Mecque est spacieuse, répliqua Elmamoun.

— Mais, ajouta l'Arabe, je n'ai pas d'argent pour mon voyage.

— Dans ce cas la loi te dispense du pèlerinage.

— Pardon ! s'écria vivement le rusé bédouin, votre Majesté oublie que je viens pour lui demander un secours, et non pas pour recevoir une décision sur une question de droit !

A ces mots Elmamoun se mit à rire et fit donner une récompense au plaisant solliciteur.

DJABADOU.

LA SAISON DES OCCASIONS

Elle. — J'ai besoin d'une toilette d'hiver.

Lui. — Certainement, ma chère.

Elle. — Alors pourquoi ne veux-tu pas m'en acheter une ?

Lui. — Moi ? Au contraire je désire t'en acheter une, mais j'attends le mois de mai, elles seront à meilleur compte.

UN TOUR DE CARTE



Edmond est un garçon qui soigne toujours ses effets et qui voulait se distinguer particulièrement le jour de la Saint-Valentin.

De vulgaires cartes ? C'était trop commun.

Un bijou ? il n'en n'était pas encore là.

Il se décida pour des fleurs.

Ne pouvant sortir il envoya un messenger au fleuriste avec une de ses cartes sur laquelle il eut l'imprudence d'écrire :

" Faites ce que vous pourrez pour une piastre ; vous vous rattraperez une autre fois sur une affaire plus sérieuse."

Par malheur ce fleuriste laissa la carte dans la boîte.

Boîte et carte lui furent retournées comme Valentin.

Et lui ne retourna plus chez elle.

LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



"Bonsoir une fois de plus" et la voilà dans l'antichambre.

L'OCCASION PERDUE

Elle s'habillait avec beaucoup de soins pour aller au grand bal des Laverdurette ; l'honorable sénateur Laverdurette, le grand fabricant, dont les réceptions sont si recherchées et pourtant si fermées. Elle était nerveuse, rêveuse, cependant sa robe était exquise et elle le savait.

De temps à autre, elle restait sans bouger, le regard perdu ; puis subitement, serrant les dents par un mouvement instinctif elle procédait fébrilement à sa toilette.

A la voir on se rendait compte des difficultés qu'une femme éprouve à préparer une scène de reproches alors qu'il lui faut mettre ses épingles à cheveux à la bonne place.

Elle se rendait compte qu'il lui fallait se faire un visage calme pour jouer son rôle avec effet dans l'inévitable scène qu'elle comptait lui faire chez les Laverdurette.

Si un homme avait jamais mérité d'être puni c'était sûrement Gaston Lemire. Il s'était conduit d'une manière impardonnable.

Elle l'avait rencontré pour la première fois à Los Angeles, en novembre dernier ! elle accompagnait une tante malade.

Il était là pour son plaisir et lui avait laissé entendre qu'il était venu chercher un calme nécessaire à son esprit fatigué par le travail.

Il parlait des arts, des sciences et de lui avec une égale admiration. Il avait su être charmant ; portait du linge de prix, une barbe en pointe et un sourire quelque peu irritant. Il l'avait comblée d'envois de fleurs.

Au début ces fleurs étaient arrivées simplement avec une carte. Un peu plus tard cette carte était renfermée dans une enveloppe scellée à la cire et portait quelques citations suggestives d'auteurs français et anglais.

Plus tard encore les fleurs arrivaient sans passeport, portant avec elles leur signification, et lorsqu'elle en portait une branche ou deux, le soir,

à son corsage, il la regardait, bien dans les yeux, pendant quelques secondes et pressait sa main juste assez pour lui dire combien elle était charmante à ses yeux et lui faire comprendre qu'il savait qu'elle ne l'ignorait pas.

Et pendant tout ce temps, il n'avait jamais laissé supposer qu'il devait épouser Mademoiselle Lhermine ! C'était incompréhensible — impardonnable !

S'il n'avait, par hasard, mentionné que Madame Laverdurette était sa tante ; si à son retour de Los Angeles, elle n'avait pris la précaution de fréquenter Madame Laverdurette et si elle n'avait habilement amené la conversation sur Gaston Lemire, elle serait peut-être restée enlevée dans son rêve jusqu'au jour où le mariage aurait été annoncé.

Heureusement le temps des "souffrances muettes" est passé pour les femmes. Elle avait justement lu un article sur le sujet dans une revue féminine.

Il était passé ce temps où la femme était la proie, la victime de l'homme. Aujourd'hui elle était son égale, sa rivale et ce soir même elle le prouverait.

Elle lui parlerait honnêtement, hautement, sincèrement, sans reculer. Elle voyait tous les détails de l'entrevue. Il serait debout appuyé contre le chambranle de la porte du salon lorsqu'elle entrerait. Elle passerait sans le voir. Il lui parlerait, elle le regarderait avec étonnement et lui répondrait en quelques mots très secs. Il lui demanderait une danse et aux premières mesures elle exigerait quelques minutes de repos. Silencieusement elle le conduirait dans une chambre vide ; le petit boudoir derrière la serre. Et là... !

Comme elle lui dirait la vérité et comme elle l'écraserait de son mépris !

Les termes les plus virulents lui paraissaient doux quand elle songeait à l'affront qu'elle aurait pu subir ! C'était par miracle qu'elle ne lui avait pas donné son cœur. Pourquoi la figure que la glace reflétait semblait-elle souffrir quand elle disait cela ? Elle le disait encore et le répétait à haute voix. C'était miracle qu'elle ne fût pas devenue folle de Gaston Lemire. Il avait fait ce qu'il pouvait pour cela. C'était une brute ; oui, une brute ; elle ne s'en souciait plus.

Combien les paupières rougies sont horribles ! elles enlèvent toute la poésie de la blancheur des joues. Pourquoi aussi avait elle eu l'idée de mettre sa robe rose ? Après tout, qu'est-ce que cela aurait fait si elle avait mis sa robe de bengaline verte ? O que le monde est une vilaine chose !

On se foulait chez les Laverdurette. Onze heures et il n'était pas encore là !

Elle dansa beaucoup.

Onze heures et demie, et il n'était pas arrivé.

Elle se reposa longtemps. Minuit et demi ; il ne venait pas.

Elle était trop fatiguée même pour sourire.

Elle songeait à s'en aller.

— "Bonsoir, madame Laverdurette — charmante soirée." Oui, elle se sentait légèrement fatiguée. "Bonsoir une fois de plus" et la voilà dans l'antichambre.

Ciel ! Il entra, calme, tranquille, de son pas ordinaire. Vite ! que vaille-t-elle lui dire — oh ! quoi... ?

— "Mademoiselle Lanfranc ! quel plaisir inattendu !"

Quelle chose traversa son cerveau ; elle prit la main qu'il lui tendait et ses yeux se baissèrent pendant une seconde. Puis elle le regarda avec un sourire des plus sympathiques. Ses résolutions semblaient s'être évaporées ; elle était sous le coup d'une émotion qu'elle ne pouvait contrôler.

— "Oh ! vous êtes revenu dans ce cher Montréal, M. Lemire !"

— "Oui. Oui je suis de retour. Que les gens sont aimables de donner ces petites soirées où l'on peut se retrouver."

— "Et il me faut me sauver ; il y a tant de ces soirées en ce moment — n'est-ce pas ?"

— "Mais vous m'accorderez bien quelques instants avant de partir ? Passons au buffet, ne serait-ce que pour toaster en l'honneur de nos chers souvenirs de Los Angeles. Et, j'ai du nouveau."

— "Votre mariage ! et moi qui oubliais de vous féliciter." Il respira. "C'est impardonnable. Mais franchement tant de mes amis ont pris cette fatale résolution depuis quelque temps que je m'embrouille. Votre fiancée est ici ?"

— "Non, malheureusement."

— "Pour mon malheur à moi ; cela me laissera le plaisir de la connaître. Bonsoir Monsieur Lemire et bien des choses pour votre fiancée et votre futur bonheur. Voici ma tante, je me sauve."

Elle le salua légèrement de la main. Lui, avait l'air agréablement surpris et cependant il poussa un soupir de soulagement en entrant dans la salle de bal.

— "Quelle heureuse affaire ! Mais vrai, je pensais qu'elle prendrait la chose différemment."

Elle rentra. Mais quand elle se trouva seule dans sa chambre, qu'elle pensa à ce qu'elle voulait lui dire et à ce qu'elle lui avait dit elle pleura de rage sur l'occasion qu'elle avait perdue de l'écraser sous son mépris et de lui montrer la bassesse de son caractère et la vilénie de sa conduite.

LEFURET.

CONCLUSION

— Madame Hemleshaites est toute dévouée à ses enfants.

— C'est bien triste !

— Comment triste ?

— Oui, car son dévouement me dit que son pauvre Fido doit être mort.

TALENT D'AMATEUR

Elle (tenant une photographie).—Ainsi, Monsieur, voilà la fin de votre amour ! après six mois de mariage ! Et c'est pour cela que j'ai quitté la douce maison de mon père, où j'étais si heureuse ! C'est à cela qu'aboutissent toutes vos hypocrites protestations d'affection ? A cette photographie. Heureux hasard, qui m'a ouvert les yeux. Oui, hasard, car c'est en cherchant votre boîte d'allumettes pour la remplir — j'ai été si bonne pour vous — que j'ai trouvé cette horreur. Sans ce hasard j'aurais continué à croire à...

Lui.—Voyons, ma chérie.

Elle.—Ne me parlez plus ainsi, il n'y a plus de chérie ici. Oh ! penser que vous êtes un monstre, un...

Lui.—Mon amour, écoute-moi une minute.

Elle.—Pas un mot, pas une syllabe. Ne me rendez pas folle. N'ajoutez pas à votre crime un mensonge qui vous rendrait encore plus méprisable.

Lui.—Mais je te dis, Clara, que si tu me laisses t'expliquer...

Elle.—Expliquer quoi ? Quelle explication pouvez-vous me donner devant cette preuve photographiée ? Ne l'ai-je pas trouvée soigneusement enveloppée, cachée dans votre poche. Quelle signification voulez-vous qu'elle ait aux yeux d'une femme aimante, intelligente ?

Lui.—Clara, mais c'est absurde cela ; cette photo n'est...

Elle.—Rien, rien, je ne veux rien entendre. Ne vous ai-je pas dit que toutes vos explications étaient futiles ? Oh ! penser que vous avez pu m'abandonner pour une chose comme ça. Mais regardez donc (elle tient la photographie à bout de bras). A-t-on jamais vu un laideron semblable ? Elle louche — elle louche atrocement. Et quel nez ! plaqué, tordu sur la figure. La bouche ! un four.

Et disant cela elle lança la photographie à terre, la piétina et se laissa tomber épuisée sur le sofa.

Alors, profitant du silence, il lui dit :

—J'ai essayé, Clara, de t'expliquer que cette photographie était la tienne ; celle que j'ai prise la semaine dernière avec l'appareil que j'ai acheté et que je ne connaissais pas, regarde bien. Elle est atroce et c'est pour cela que ce matin je l'ai mise dans ma poche, quand le photographe qui tire mes épreuves me l'a donnée. Alors...

A ce moment il fut interrompu par un grand cri et deux bras qui lui tombèrent sur les épaules.

Elle ne parle plus de retourner chez son père.

L'INFLUENCE DES LIVRES

—Quel est le livre qui t'a le plus affecté ?

—Le livre de cuisine que ma femme lit

Les compteurs de la Compagnie du gaz ne content jamais rien probablement parce que le silence est d'or.

Bien des gens envisagent les conséquences d'un fait de trente-six façons.

C'est absolument comme le myope et le presbyte : ils ont chacun leur manière de voir.

BELLE FIERTÉ



Mendiant.—Donnez moi quelques cents pour manger ?

—Portez-moi ce paquet et je vous donnerai dix cents.

Mendiant.—Quoi ? porter cela ? on est pauvre mais on a sa fierté ! j'aime mieux mourir de faim que m'abaisser au rôle de domestique.

SUR LA RUE

Elles étaient deux ; une vieille et laide, l'autre jeune et jolie. —“Je n'aime pas être suivie dans la rue par des gens qui viennent fourrer leur nez jusque sous votre chapeau,” dit la jeune.

—“Oh ! ce n'est rien,” dit la vieille.

—“Je suppose que vous êtes habituée à cela.”

—“Absolument.”

Le sourire de la jeune lui prouva que sa réponse détournait quelque peu avec sa personne.

—“Qu'est ce que vous faites quand ils deviennent gênants ?” reprit la jeune.

—“Je les regarde fixement.”

—“Et eux ne vous regardent plus ?”

—“Non.”

—“Et ils ne vous suivent plus ?”

—“Non.”

—“C'est ce que je pensais.”

Et alors la vieille découvrit que la jeune n'était ni aussi jolie ni aussi aimable qu'elle l'avait supposé.

UNE SERVANTE TRANQUILLE

—Votre nouvelle servante, chère Madame, me semble très douce et tranquille.

—Elle est très tranquille en effet, si tranquille qu'elle a peur de déranger la poussière quand elle fait les chambres.

PAS TANT QUE ÇA

Lui.—En fait de modes, je crois que les robes de nos jours ne font que révéler la vanité du cœur humain.

Elle.—Oh ! je n'en n'ai pas encore vu une seule qui fût autant décolletée.

QUE FAIRE ?

Emma.—Je suis très perplexe.

Isabelle.—Pourquoi ?

Emma.—Raoul m'a promis de ne plus boire si je l'épousais, et Henri m'a menacé de commencer à boire si je ne l'épousais pas.

PRODIGALITÉ

Au théâtre.....

—La direction fait bien les choses ; elle n'a ménagé aucune dépense pour monter cette pièce.

—Non ; elle a même fait donner trois couches de peinture au personnel des chœurs.

Le comble pour un propriétaire ?

—Habiter les siens, parbleu !

INVITATION DOUTEUSE



—Tu m'inviteras à ton mariage, j'espère ?

—Je n'en sais rien ; ma famille est tellement mécontente de cette union qu'il se pourrait que je n'y puisse assister moi-même.

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

25 cts la bouteille, en vente partout

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

II — BRAVES GENS

(Suite.)

Gilbert, inquiet, voulait envoyer chercher un médecin ; mais elle s'y opposait.

— Non !... Je t'ai !... Cela va se passer...

Et, peu à peu, le calme revint en effet, et elle put jouir du bonheur qu'éprouvait Gilbert devant les gâteries de sa mère, tous les embellissements apportés à sa chambre, son cabinet meublé comme un oratoire du moyen âge, son petit salon orné de choses exotiques, avec les collections qu'il avait rapportées amoureusement arrangées.

— Alors cela te fait plaisir ?

Elle lui demandait cela en lui montrant successivement chaque chose. Il disait comme son père :

— C'est une folie... c'est trop...

Mais elle déclarait que rien n'était trop riche, trop beau pour son fils...

— Et moi, fit-elle en l'entraînant auprès d'elle sur un divan, tu dois me trouver bien vieille ?

— Oh ! maman !

Elle l'était en effet, mais cela ne se voyait pas en ce moment ; le bonheur la rajeunissait. Cependant, à force de l'examiner, Gilbert ne pouvait s'empêcher de remarquer combien ses yeux avaient pâli, ses yeux noirs jadis et maintenant d'une clarté douce, comme si les larmes leur avaient enlevé l'intensité de leur couleur. Et puis, comme sa coiffure se défaisait un peu, il distinguait, aux tempes, de gros paquets blancs...

Il l'embrassa longuement et ils demeurèrent quelques minutes silencieux. Puis :

— Moi, dit-il, je te vois toujours ainsi.

Il montrait une photographie de femme brune, svelte, d'une beauté sémillante, placée sur sa table dans un cadre en fer ajouré.

— Tu te souviens quand j'étais tout petit et que tu venais me chercher au collège Monge ?...

Si elle se souvenait ?... Ah ! Comme elle aurait voulu revenir à cette époque délicieuse où elle n'avait pas besoin d'acheter quelques mois de bonheur par de longues années de séparation !...

— Et père ? demanda Gilbert.

— Je te l'ai dit, il a été retenu, au dernier moment, par une affaire importante. Il arrivera ce soir, nous irons le chercher à la gare.

— Pauvre père ! Va-t-il enfin se reposer ?

— Oui, l'année prochaine, sans doute.

Et elle lui expliquait que l'on touchait au but, que les trois cent mille francs nécessaires pour produire douze mille francs de rente étaient presque amassés... lorsqu'elle fut interrompue par un bruit léger, la porte de l'entrée qui s'ouvrait, puis se refermait très doucement...

— Mon Dieu ! bégaya-t-elle, mais il n'y a que ton père qui ait une seconde clef...

La porte du petit salon s'ouvrit alors brusquement, et une bonne voix cria :

— Ah ! ah ! je vous y prends !... Flagrant délit !... Ces pauvres maris ne peuvent arriver quelques heures plus tôt sans trouver la place prise ?...

Père ! cher père !

Et Gilbert se jetait fougueusement dans les bras de son excellent homme de père, qui s'était cru d'abord assez solide pour plaisanter et qui, maintenant qu'il sentait le cœur de son fils battre contre le sien, se mettait tout bêtement à pleurer.

M. Morel était un homme de moyenne taille, avec un visage fin et bienveillant, ayant la tournure d'un petit commerçant dont les affaires ont réussi.

Ses traits simples, un peu empâtés, n'offraient rien de spécial ; mais ses yeux gris, doués d'une extraordinaire mobilité, s'éclairaient parfois de lueurs violentes, et il semblait alors un tout autre homme, un homme un peu étrange, d'un caractère supérieur.

Un observateur qui l'eût vu dans ces moments ne l'aurait plus pris pour un bon petit commerçant et aurait aisément deviné un mystère dans sa vie.

Gilbert n'avait jamais vu dans son père que l'être le meilleur qu'il connaît, se sacrifiant au bonheur des siens, ne travaillant que pour eux, et avec une adorable simplicité, sans qu'on l'eût jamais entendu se plaindre de la vie d'isolement qu'il menait.

— Tu sais, dit Gilbert calmement, que je gronderai mère si elle te laisse repartir, j'en ai assez de tes voyages, je te garde !

— Nous sommes d'accord, cher enfant. Encore six mois de besogne, et je prends ma retraite.

— Non, tout de suite.

M. Morel secoua la tête :

— Je suis un homme méthodique ; il me manque dix à douze mille francs, ils seront gagnés à la fin de l'année. Et je te jure bien qu'ensuite on ne me ferait pas repartir pour des millions ! As-tu un long congé ?

— Je ne sais pas encore ; j'ai simplement une permission pour commen-

cer. J'aurais droit à un long congé, mais j'ai bien envie de ne le prendre que lorsque je pourrai en jouir avec toi.

— Jouissons d'abord de ta permission, nous verrons ensuite pour le congé, mon grand homme.

— Le grand homme, fit mélancoliquement Gilbert, nous venons de le ramener dans son cercueil.

— Si grand homme qu'il fût, mon enfant, je t'avouerai que, dans toute cette flotte, je ne voyais que toi. Et, plus d'une fois, tu as fait de moi un gros orgueilleux... Es-tu content de l'installation que t'a préparé ta mère ?

— Je l'ai grondée, même, de trop gâter son fils.

— Je l'ai grondé comme toi, fit M. Morel avec une légère ironie ; mais, quand il s'agit de toi, ma femme n'est pas toujours commode...

Mme Morel l'interrompit en haussant les épaules :

— Veux-tu te taire ? Il m'envoyait tout ce qu'il trouvait de plus beau dans ses voyages. Tiens, Gilbert, ceci vient de Londres, ceci de Milan, ceci de Vienne...

Elle montrait des tapis, des statuettes, un merveilleux bronzo ancien.

Il avoua alors, en souriant, que sa femme avait déteint sur lui et qu'il aurait voulu être millionnaire pour mieux gâter son fils.

— Parce que, vois-tu, notre bonheur n'est qu'en toi !

— Comme le mien est en vous, répondit tendrement Gilbert.

— Dieu ! que c'est bon de t'avoir ! murmura Mme Morel.

Ils passèrent une soirée exquise à se raconter leur vie pendant ces années de séparation ; et, à chaque fait que racontait Gilbert, M. Morel disait le lieu où il l'avait appris, le journal étranger dans lequel il l'avait lu et les remarques qu'il entendait autour de lui.

Et le lendemain et le surlendemain, ce bonheur recommença ; ils se répétaient les mêmes choses, y trouvant toujours un nouveau charme. Et ils oubliaient tout ce qui n'était pas eux.

Trois jours après, dans la matinée, comme M. Morel traversait l'antichambre de son appartement, on sonna.

Il ouvrit lui-même et se trouva en face d'un grand gaillard de matelot, presque un géant, qui demandait :

— C'est bien ici le lieutenant Morel ?

M. Morel eut un instant de trouble.

Et ce trouble augmenta quand le matelot eut pénétré dans l'antichambre qui était très claire.

Le visage de ce marin lui rappelait évidemment quelque poignant souvenir, car il resta bien deux minutes sans parler.

— Oui, c'est bien ici, dit-il enfin, d'une voix étranglée, et je devine qui vous êtes...

Il poussa la porte du petit salon de son fils :

— Gilbert, ton matelot Sylvestre Karadec.

Et laissant le marin avec son fils, il pénétra lui-même en chancelant dans sa chambre et tomba, tout bouleversé, sur une chaise.

Mme Morel, qui achevait sa toilette, demeura toute interdite.

— Mais qu'as-tu donc, mon ami ? bégaya-t-elle.

Il se dominait peu à peu.

Il prononça d'une voix entrecoupée :

— Un hasard insensé... Une ressemblance inouïe, ma chère femme !... Ce Sylvestre dont nous parlait Gilbert...

— Oui, je sais qu'il attendait sa visite. Eh bien ?

— C'est le portrait vivant du marin...

— Celui qui ?...

— Oui...

— Ah ! mon Dieu ! balbutia Mme Morel.

Elle chancela à son tour ; et il se releva pour la soutenir.

Et ils se tinrent serrés l'un contre l'autre, comme l'approche d'un danger.

Le premier, M. Morel se raidit contre cette crainte folle :

— Je suis absurde de me troubler à propos d'une ressemblance...

— Et puis, fit Mme Morel d'une voix sourde, que craindrions-nous ? Notre fils n'est-il pas à nous ?

— Et, en admettant que ce matelot soit l'enfant de mon marin, est-ce que nous verrons jamais son père ? Est-ce que jamais son père verra notre Gilbert ?...

— Mais il l'a vu, mon ami, dit Mme Morel se rassurant à cette pensée, rappelle-toi : ce vieux pêcheur qui m'a conduite à Cherbourg...

— C'est vrai, murmura M. Morel. Je perds trop facilement la tête lorsqu'il s'agit de notre Gilbert ; mais j'ai été surpris tout à l'heure... Pardonne-moi, chère femme, l'émotion que je t'ai causée...

— Ah ! ce n'est que trop naturel, murmura la pauvre mère, tremblant encore.

Ils étaient pourtant assez calmes lorsqu'ils pénétrèrent dans le salon de leur fils pour faire connaissance avec Sylvestre Karadec. Le matelot, qui racontait à son capitaine comment les choses s'étaient passées à Abbeville pour l'enterrement de l'amiral, s'arrêta net et rougit comme une fille.

— Mon père et ma mère, dit simplement Gilbert, mon brave Sylvestre.

Et Sylvestre devint cramoisi ; on le traitait en ami véritable, on lui donnait de chaudes poignées de main, on l'invitait à déjeuner...

Et lui, qui avait eu une peur bleue de cette visite, se trouva ami tout de suite. Il mangea terriblement, et, au dessert, après un peu trop de vin vieux, il lâcha ce qu'il avait sur le cœur, quand Mme Morel le chargea de ses bonnes amitiés pour ses parents, lui parla de la petite boutique où on l'avait si cordialement reçue à Cherbourg...

Il donna un coup de poing sur la table.

— Ah ben, oui, Cherbourg !...

C'est là, en effet, qu'il avait rêvé de passer ce bon congé de trois mois, renouvelable, qu'on lui accordait pour sa crâne conduite, et aussi parce

que son corps épuisé avait besoin de se refaire ; à Cherbourg, il connaissait tout le port, tous les marins, et il savait où pêcher à coup sûr...

A Cherbourg, il était chez lui, partout.

Et ne voilà-t-il pas que le vieux Karadeuc s'était laissé aller à son idée de retourner à Trévenec ?...

— Je n'y connais personne, moi, dans ce Trévenec... Enfin ! si c'était aussi l'idée de la mère !

Et il se calma tout seul, en bon fils qu'il était ; mais l'idée de passer tout son congé à Trévenec ne lui souriait qu'à moitié.

Il dit gentiment :

— Il y aurait bien un moyen d'arranger ça, mon capitaine, ce serait que vous y veniez un peu à Trévenec... On dit qu'il y a tout plein de jolies plages de ces côtés...

— Peut être, mon ami, répondit Gilbert. Nous verrons...

— Je ne pense pas, interrompit Mme Morel, qui avait vu son mari tressaillir.

— D'ailleurs, dit M. Morel, tu ne veux demander ton congé qu'au commencement de l'année prochaine.

— Bref ! déclara carrément Sylvestre, si jamais vous y viendriez, on vous y recevrait que ce serait comme moi.

Sylvestre partit à la nuit, le cœur vraiment attendri de quitter une si bonne famille.

— Des gens qui ont le cœur fait tout bêtement comme nous.

Et son cœur, à lui, était bien gros quand il demanda son billet : " Pour Cherbourg... non, pour Saint-Malo."

Il avait envoyé une dépêche pour s'annoncer.

Et il bougonnait en s'installant dans son wagon, et il en pensait de toutes les couleurs sur Saint-Malo et sur Trévenec.

Heureusement, il s'endormit et rêva qu'il pêchait de la belle crevette verte, en râclant, avec son filet, la jetée du bassin du Commerce, à Cherbourg.

— Tu vas donc point à la pêche, ce matin, Karadeuc, que tu t'es mis en dimanche ?

Et Léonnet, qui était en train de laver le bateau de l'abbé Gardain, se redressait et riait bonnement.

Karadeuc cligna de l'œil. Non, sûr ! qu'on n'allait pas à la pêche le jour où le gars arrivait.

— Tu pars de bonne heure, reprit Léonnet.

Il faisait à peine jour. Mais Karadeuc était impatient, et il prévoyait qu'il aurait des bordées à tirer avant de toucher à Saint-Malo.

— Faut pas que je le fasse attendre à la gare ; il connaît pas le pays...

Il se retourna pour héler son mousse qui arrivait en retard. Et ils s'occupèrent d'appareiller.

Mme Karadeuc accourut comme ils larguaient la grande voile ; elle apportait le panier de provisions, pour que son Sylvestre se réconfortât après cette nuit passée en chemin de fer. Elle n'aurait pas eu de crainte si son fils avait passé plusieurs nuits en pleine mer, dans le rude bateau de pêche ; mais, ces chemins de fer où l'on ne respire pas, cela vous brise.

— Attention aux cailloux ! cria-t-elle, comme son mari donnait un coup d'aviron contre le quai.

Il haussa les épaules : sa bonne vieille de femme qui osait lui faire des recommandations à lui ! Puis il se retourna en goguenardant.

— Tu ne m'en dirais pas autant quand je file tout seul... Eh, p'tit, serre donc ta drisse !

La vieille suivait le quai, puis la jetée. Et, penchée sur le parapet devant le phare, elle attendait le bateau pour saluer encore son homme.

— Tu l'embrasseras, hein !

Il ne répondit pas, la sortie du chenal présentant toujours quelque difficulté, à cause d'un banc de sable qui avait la manie de changer de place. Ce n'était pas le moment d'aller s'ensabler.

Et bientôt, le bateau du vieux marin filait sur Saint-Malo.

Il était extraordinairement joyeux, Karadeuc ; mais il ne pouvait se défendre d'une certaine inquiétude. Sa joie ne serait-elle pas gâtée par quelque reproche de Sylvestre sur son changement de résidence ?

Lorsqu'il s'était décidé à abandonner Cherbourg pour Trévenec, il n'avait pas songé à son gars. Sa femme et lui étaient pleinement heureux de rentrer dans leur village ; ils avaient eu l'impression d'exilés qui retrouvent la patrie. Et ces mots d'une lettre de Sylvestre les avait bouleversés.

" Pourquoi quitter Cherbourg ? "

Il y avait souvent réfléchi, dans ses longues journées de pêche, et s'était rendu compte que Cherbourg était pour son fils ce que Trévenec était pour lui, le coin de France où s'était écoulée sa jeunesse, où il avait appris à aimer la mer et il se disait :

— J'aurais peut-être dû me presser un peu moins, le consulter, ce pauvre fils... Mais on le réconciliera vite avec Trévenec.

Cependant, la manœuvre le détournait de ses soucis ; le vent venait de changer, ainsi qu'il l'avait prévu, comme il arrivait dans les parages du Grand Jardin, un vent qui serait parfait pour retourner, mais qui le gênait pour gagner Saint-Malo.

Et il regardait l'heure, un peu agacé, bousculant son mousse.

Il entra enfin dans la passe de Saint-Malo un quart d'heure avant l'arrivée du train ; il laissa à son mousse le soin d'amarer et courut à la gare par le chemin en construction ; il trébucha plusieurs fois, agacé par des coups de sifflet, croyant toujours que c'était le train de son fils.

— J'vas le rater !

Et voilà qu'en arrivant à la gare, il apprit que le train de Paris avait vingt minutes de retard. Il rit de bon cœur et se glissa sur le quai. Le chef de la station de Saint-Malo ne défend jamais ces choses-là.

Les vingt minutes lui semblèrent interminables, et, quand enfin le vrai

coup de sifflet retentit, que le panache de fumée apparut au détour de la voie et qu'il reconnut un col de marin à une portière, il devint très rouge.

Et le bonheur lui fit si bien perdre la tête qu'il ne s'avança pas au-devant de son fils. Tout raide, les yeux écarquillés, il contemplait Sylvestre qui descendait, chargé de paquets. Il ne songeait pas à l'aider, il l'admira. Et il se laissait embrasser sans rien dire, souriant seulement avec béatitude, oubliant la commission de la mère.

— Ah ! Mon gars ! Mon gars ! murmurait-il, tout étouffé de joie.

Il fallut que Sylvestre demandât des nouvelles de la bonne vieille, pour qu'il retrouvât la parole :

— Ce qu'elle m'a chargé de t'embrasser !... s'écria-t-il, et je n'y pensais plus.

Il lui prit alors les paquets, s'obstinant à ne lui laisser rien porter. Et, après un petit verre, bu dans une guinguette en face, ils se rendirent au port.

Sylvestre reconnaissait Saint-Malo, où il était venu quelquefois vendre du poisson.

Jusque-là, il allait avec confiance ; sa défiance ne commencerait qu'ensuite, avec ces pays où il n'avait jamais abordé.

Mais une émotion l'attendait, à laquelle il n'avait même pas songé : l'Anne-Marie, déjà prête à appareiller, pour profiter du vent et du flot, le bon bateau de jadis, sur lequel il avait appris son métier de marin...

Il la vit de loin, la reconnut à sa haute mâture, et, en suivant le quai, ils en parlèrent comme d'une personne très importante, très aimée.

Sylvestre s'étonnant de la retrouver si crâne, et le vieux expliquait une réparation qu'il avait faite...

— Mais la grande voile est toute neuve, s'écria Gilbert.

— Un cadeau de la marquise, qui nous aime bien !

Et il cligna de l'œil. Ce cadeau de la marquise, c'était un bon boulet lancé contre les préventions de Sylvestre.

Ce fut, en effet, la première chose qu'il examina. Il avait à peine serré la main au mousse qu'il tâta la toile.

— Première qualité, ça !

Et bien blanche ! Il les aimait ain-i.

Comme il faisait le tour du bateau, des amis saluèrent Karadeuc ; il leur cria fièrement :

— C'est mon gars qui arrive du Tonkin.

Et ils partirent, Sylvestre aidant avec une douce joie à la manœuvre, content de gîser, dans son bateau, sur une mer française.

Machinalement, il chercha au large la jetée de Cherbourg. Et il se disposait à la regretter quand il s'aperçut que le Grand et le Petit-Bey, et le fort de la Coche, et le phare du Grand-Jardin, avaient une aussi bonne tournure que cette longue digue toute unie, toute bête. Et puis, du côté de Dinard, il vit des collines de verdure, une foule de villas perdues dans les arbres.

Evidemment, il ne pouvait se plaindre de la baie de Saint-Malo.

Karadeuc devina ses pensées ; et, décrivant d'un grand geste le panorama qui s'étendait devant eux.

— Tu n'as pas dû en voir beaucoup comme cela.

Non, dans aucun de ses voyages, ni dans la Méditerranée, ni dans les mers de Chine, ni même dans cette extraordinaire baie d'Along, il n'avait vu un spectacle qui le touchât si doucement.

— C'est beau ! murmura-t-il naïvement.

Son âme de Breton s'éveillait inconsciemment dans cette mer de Bretagne.

Et bientôt, à gauche, apparurent des caps, des plages tantôt grandes, tantôt minuscules, de petites anses avec quelques bateaux. Dans le lointain, le cap Fréhel se dressait, éblouissant de lumière, grandissant à mesure qu'on avançait.

Et, sur toute la baie, c'était une charmante animation de voiliers, de canots, de petit vapeurs, dominés par un transport de l'Etat, qui venait apporter des matériaux pour le refuge de torpilleurs qu'on allait construire à Saint-Servan ; vers la pointe de la Varde, un aviso faisait des sondages, et, derrière lui, apparaissait la haute voilure blanche d'un yacht qui filait sous le vent.

Mais soudain, Karadeuc ayant donné un coup de barre, le bateau tourna à gauche, et, en quelques minutes, un nouveau cap surgit, fait d'un énorme rocher que surplombait un château.

— C'est là ? demanda Sylvestre.

— Oui, répondit timidement Karadeuc, le port est derrière.

Sylvestre était bien décidé à ne pas trouver cela comparable à Cherbourg ; mais il essaya vainement de ne pas se laisser prendre. Quelque chose d'inconnu, qui dormait au fond de son cœur, lui faisait aimer tout de suite, bien naïvement, cette vieille demeure plantée là haut, et il avait hâte maintenant de voir le village, le port.

— Je parie bien que la mère est au bout de la jetée, déclara Karadeuc, enchanté de l'impression qui se lisait sur le visage de son fils.

Sylvestre se leva et demeura debout jusqu'au moment où le bateau arriva en face du phare. Il jeta un baiser à sa vieille mère qui pleurait en le regardant ; puis il prit un aviron, pour franchir la passe.

Et le bateau entra dans le port.

Sylvestre remarqua alors que sa mère n'était pas seule. Le curé et une vieille dame l'accompagnaient.

— Le doyen et la dame du château qui viennent te recevoir, dit Karadeuc. Tu ne te plaindras pas, hein ?

Sylvestre sauta sur le quai, embrassa follement sa mère, puis se retourna pour saluer la dame du château et fut étonné de la voir toute pâle, au moins aussi émue que sa mère...

Le matin, la marquise ne songeait certes pas à descendre au port pour donner une telle marque d'amitié au fils du vieux Karadeuc.

Elle avait seulement recommandé à Jeanno-Marie de le recevoir dès qu'il se présenterait au château, et cela seul suffisait à l'émouvoir, parce que Sylvestre avait le même âge que l'enfant maudit.

L'âge de son petits-fils !

Mais le curé lui faisant sa visite quotidienne, après le déjeuner, n'avait eu qu'à lui dire :

— Venez-vous au port ? J'ai aperçu dans le lointain la voile de Karadeuc... Il me tarde de voir son gars.

— Si vous voulez, mon ami, avait-elle répondu, cachant à peine son émotion.

Et elle avait accompagné le prêtre sans la moindre objection.

Elle lui obéissait toujours ainsi maintenant ; son intelligence si haute avait fini par subir complètement l'ascendant de l'intelligence plus puissante, plus claire de l'ancien officier, surtout depuis que Karadeuc s'était réinstallé à Trévenec.

Ils en étaient à ce point qu'il lisait sa pensée dans un geste, dans un regard, après l'avoir jadis traité si dédaigneusement, était soumise devant lui ; elle avait pour lui une profonde amitié, mais mêlée de crainte... Elle voyait en lui non seulement l'ami, mais le juge, à qui elle confierait inévitablement le secret de son existence.

Placée entre l'homme qui lui rappelait les choses terribles d'autrefois et l'homme à qui elle les avouerait, elle se disait chaque matin :

— C'est aujourd'hui qu'il exigera la vérité... Il doit l'avoir deviné, il ordonnera que je la confie, et j'obéirai.

Et elle se sentait sans défense. Elle obéirait, craintive, vaincue. Et parfois, elle se demandait pourquoi il ne se hâtait pas...

Roger Gardain n'avait cependant qu'entrevu la vérité ; il se défendait de réfléchir aux choses mystérieuses qu'il pressentait dans la vie de la douairière ; il ne commettait jamais une question embarrassante à son amie et se gardait surtout d'interroger Karadeuc sur le passé.

— Je n'en ai pas le droit, se répétait-il sans cesse.

Seulement, il comprenait à quel point était ulcéré le cœur de cette charmante amie, dont la bonté, la finesse, l'aimable conversation étaient les plus jolies fleurs de sa solitude, et à qui il devait un semblant de bonheur à la fin de sa vie. Et, s'il pouvait, à son tour, adoucir ses dernières années, il était disposé à tout tenter pour y arriver.

Jamais entre eux il n'avait été question du petit-fils.

Était-il vivant ?... Il l'espérait.

S'il était vivant, que faisait-il ?... La douairière était-elle renseignée sur sa vie ?... Le suivait-elle, de toute son âme, après l'avoir chassé de la famille, comme cela n'était que trop facile à comprendre ?... Ou bien la douairière l'avait-elle perdu à jamais ?...

Quand ces questions se présentaient à son esprit, Roger Gardain les écartait fermement.

— Laissons faire Dieu... et le temps !

Mais c'était un homme d'un tempérament trop actif pour s'en fier simplement à Dieu, le Ciel n'ayant l'habitude de secourir que ceux qui s'aident eux-mêmes.

C'est ainsi qu'il avait amené Karadeuc à rentrer à Trévenec, que sans cesse il le mettait en face de la marquise, que toujours la tombe de Marie Lepleven était couverte de fleurs.

Il replaçait discrètement la douairière dans l'atmosphère d'autrefois. Et il sentait le secret sur ses lèvres ; mais il n'aurait pas prononcé une parole pour l'arracher.

Et tous les deux, sans s'être communiqué leur pensée, savaient bien qu'ils songeaient à toutes choses, tandis qu'ils descendaient vers le port.

Mme Karadeuc fut très touchée de les voir.

Roger Gardain lui dit avec son bon rire :

— Je suis tout de même curieux de savoir si votre Sylvestre est vraiment aussi beau qu'on le raconte.

— Et qui raconte cela, Monsieur le curé ?

Roger Gardain répondit malicieusement :

— Des gens qui ont dû vous l'entendre dire à vous ou à votre mari ; car il n'y a guère que vous qui le connaissiez dans le pays.

Mme Karadeuc, légèrement embarrassée, baissa la tête, se rappelant en effet qu'il lui arrivait de dire des choses dans ce genre.

Et, après tout, est-ce un péché, pour une mère, d'être orgueilleuse de ses enfants ?

Et alors, tandis que Sylvestre embrassait sa mère, la marquise eut le cœur effroyablement serré.

Si elle avait accepté jadis les offres de Karadeuc, son petit-fils eût été ainsi grand, beau et fort, respirant l'honneur et la bonté.

Elle aurait pu lui ouvrir ses bras, le reconnaître devant tous, s'entendre appeler "grand'mère" !...

Sylvestre la saluait, sans gaucherie, tellement il se sentait à l'aise avec tout le monde dans le pays. Elle lui tendit gracieusement la main, essaya de lui dire quelques jolies paroles ; et sa voix s'étrangla dans sa bouche...

D'un geste fébrile, elle fit signe au curé. Il comprit qu'elle n'avait pas la force de supporter plus longtemps la vue de ce beau marin. Il la prit affectueusement par le bras, et ils repartirent lentement pour le château.

Ils n'échangèrent pas une parole de toute la route.

Et, arrivée à la porte de sa demeure, la douairière dit simplement adieu à son vieil ami. Ce jour-là, elle ne voulait pas de consolation ; elle avait trop besoin de solitude.

— A demain, murmura-t-elle.

Roger Gardain apprit, le lendemain, par un de ces bavardages de Jeanne-Marie, qu'il était inutile de provoquer tellement elle ne pouvait garder ce qu'elle avait sur le cœur, que la marquise s'était enfermée dans sa chambre et qu'elle l'avait entendue sangloter le reste de la journée.

Cependant, Sylvestre se réconciliait entièrement avec ce petit pays de

Trévenec, depuis qu'il avait vu la maisonnette de ses parents, plus grande que la boutique de Cherbourg et surtout plus coquette, avec cette belle pièce dans le bas et ses petites chambres en haut.

Elle avait été louée, pour pas grand'chose, à des gens qui l'avaient dégradée ; mais Karadeuc avait remis les choses en état, et il était persuadé qu'il avait fait une petite merveille.

— Hein, not' fils ?

Sylvestre fut de son avis. Et le père lui donna d'interminables explications, tandis que la mère leur servait un long repas. Elle leur criait de manger, de ne pas laisser les choses se refroidir... Et, quand elle passait près de son quartier-maître, elle se penchait, et ils s'embrassaient rudement...

— Ça fait tout de même plaisir, lui disait-il, qu'on ne t'appelle plus dans la boutique !

— Et tu sais que tous les filets sont réparés pour toi, dit le père.

Sylvestre souriait : oui, ce serait gentil d'aller pêcher au milieu de ces îles.

Le père ajoutait :

— Et je suis en train de me mettre bien avec le garde de l'île de Césembre. On ira chasser le lapin.

Ils burent une infinité de verres de cidre ; le pichet ne cessait pas de faire la navette entre la table et la cave.

— Est-il frais ! répétait Karadeuc à mesure qu'il s'échauffait.

À la nuit, bras dessus bras dessous, extraordinairement gais, ils allèrent rendre visite aux amis, chantant à tue-tête un air de Bretagne.

Et Sylvestre se coucha, persuadé qu'il serait bien heureux pendant son congé.

Oh oui, heureux ! Bien plus certainement qu'il ne se le serait imaginé, car le lendemain même Karadeuc le présentait à sa vieille amie Jeanne-Marie.

Or, Jeanne-Marie, vieille fille et tante à héritage, avait une jolie nièce, une fille de Dinan qui, sous ses coiffes bien blanches, admirablement brodées, fit oublier d'un seul regard, à Sylvestre, toutes les misères de sa dernière campagne.

Elle se nommait Jeanne, et elle aidait sa tante, qui vieillissait.

Certainement, il n'y eut pas entre eux une déclaration d'amour ; mais ils s'aimèrent tout de suite... Et ils eurent ce bonheur, eux, que personne ne les empêcha de s'aimer.

Jeanne-Marie et les Karadeuc furent ravis que ces deux jeunesses se convinssent, parce qu'ils avaient longuement préparé tous leurs arrangements pour cela.

Une alliance de raison, de famille et d'amour.

Mme Karadeuc n'était pas jalouse quand son fils, au retour de la pêche, montait au château avec son poisson ; elle ne lui demandait pas pourquoi il s'attardait là-haut.

Trois mois s'envolèrent "comme de rien."

La marquise fut momentanément arrachée à ses chagrins par le séjour annuel de la baronne de Kernizac ; et la jolie femme repartit pour Paris, bien persuadée que, maintenant que Karadeuc était sous la surveillance de sa tante, elle n'avait plus de fâcheuse indiscretion à redouter.

Pendant ces trois premiers mois, Sylvestre ne parut que rarement devant la marquise ; on l'avait bien fait appeler un jour au salon pour rappeler sa campagne ; mais la baronne de Kernizac lui en avait imposé, et il n'avait rien su dire.

Mais, après le départ de sa nièce, la marquise s'habitua à Sylvestre, se prit même d'affection pour lui.

Très à son aise, il lui racontait ses expéditions, ou plutôt les expéditions de son capitaine, à qui il rapportait tout l'honneur de la campagne.

Son capitaine !... Il ne tarissait pas quand il était question de lui.

Le héros de Fou-Tchéou !

Et là-dessus il s'entendait bien avec la marquise, qui s'intéressait à ce Gilbert Morel comme si elle l'avait connu. Mais si elle nommait Philippe de Montmoran, elle fronçait les sourcils et semblait toute courroucée. Il avait fini par comprendre que la marquise n'aimait pas ces Montmoran, et il ne parlait plus de Philippe...

III — GRAND'MÈRE

La fin de l'année approchait et, avec elle, la fin du congé de Sylvestre. Bientôt il faudrait partir.

Au bonheur de le posséder se mêlait maintenant un peu de tristesse. Karadeuc criait contre sa femme lorsqu'il surprenait la vieille en train d'essuyer quelques larmes ; il fallait bien se faire une raison, sacrebleu ! Les gars n'étaient pas créés pour vivre sous les jupes des mères...

— C'est pas une fille, voyons !

Et cependant, lui aussi, quand il allait à la pêche avec son Sylvestre, il ne pouvait plus écarter cette idée qu'il n'en avait plus que pour quatre ou cinq fois à goûter ce plaisir.

Le mariage de Sylvestre et de Jeanne était décidé, pour plus tard, après le service, une chose bien entendue sur laquelle il n'y avait plus rien à se dire, que les jolies choses que se murmurent les amoureux dans cette délicate période des fiançailles.

Le 28 décembre arriva, une journée de noir chagrin. La marquise elle-même fut émue quand Sylvestre lui fit ses adieux.

— Conduis-toi bien, mon garçon, et ne reste pas, comme la dernière fois, des trois mois sans donner de tes nouvelles.

LES PRIMES DU 'SAMEDI'

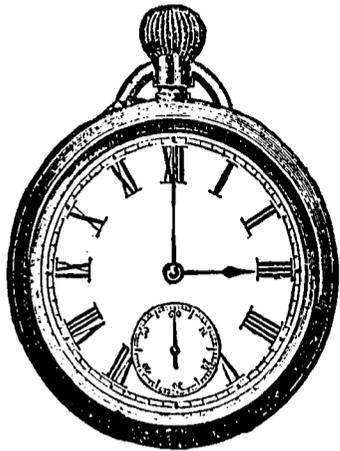
PRIMES POUR LES ABONNES.

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.

A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnées nouveaux (abonnements de 6 mois), LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.

PRIMES pour les ACHETEURS au NUMERO.



Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera dans cette page, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 4 trons en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Tout acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinglette d'une valeur de \$2.00.

Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

QUEEN'S THEATRE

Cette semaine avec matinee samedi WILSON BARRETT dans un brillant repertoire.

Semaine commençant Lundi, le 19 Février, Second tour annuel.

Le Grand comédien de genre

FELIX MORRIS

sous le contrôle de Frank Williams

A GAME OF CARDS

en un acte, traduit du français

ET

BEHIND THE SCENES

La comédie-farce, grand succès, arrangé et adopté de la pièce française "La Debutante" par Felix Morris.

THE OLD MUSICIAN

en un acte adopté par Felix Morris

ET

THE BEST MAN

Une comédie-farce, en trois actes le succès de la saison en Angleterre par Ralph Lumley Esq.

Lundi
Mardi
et
Mercredi
soirs

Judi
soir et le
reste
de la
semaine
et
Samedi
en
matinee

Excellente compagnie. Détails complets.

Prix des matinales—25c, 50c, 75c et \$1.00.

Prix des soirs—25c, 50c, 75c, \$1.00 et \$1.50.

Sièges en vente au théâtre, de 10 heures a.m. à 10 heures p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux Hôtels.

**CAPITALISTES
SPECULATEURS**

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise

DE

FRED. R. ALLEY

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

Envoyez vos commandes des maintenant

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint, une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendront un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 11 février. Après-midi et soir.

Grande production scénique de

LINCOLN J. CARTES

THE FAST MAIL

La fuite de la Malle rapide. Les chutes Niagara au clair de la lune. Locomotive suivie de 11 chars de marchandises. Explosion d'un bateau à vapeur et autres effets scéniques émouvants.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: "FIELD et HANSON."

"Lafayette"

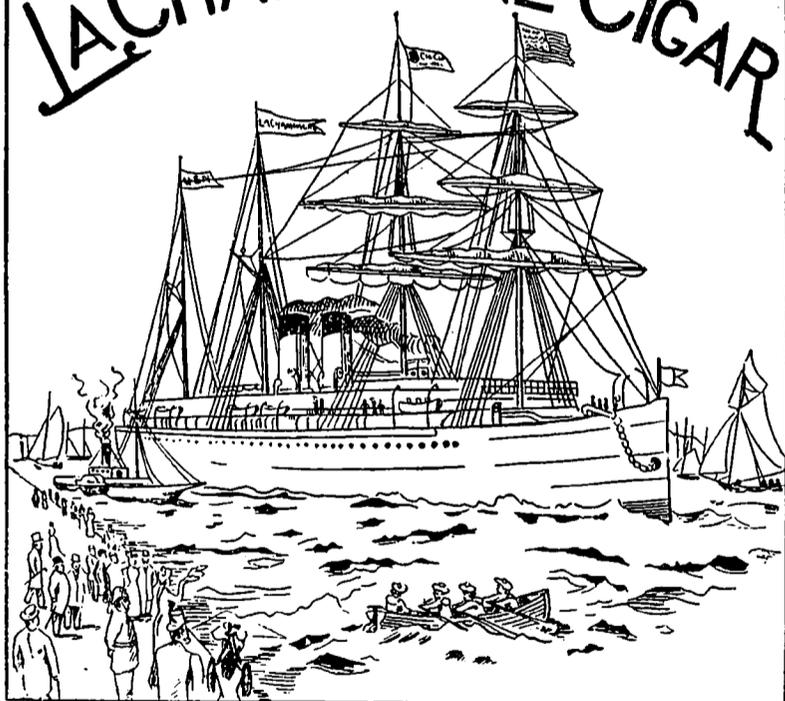
de **Fortier**

Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PUBLIC

ESSAYEZ-LE

LA CHAMPAGNE CIGAR



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan. 96

Primes du "Samedi"

COUPON No 12

En apportant au bureau du SAMEDI les dix coupons de prime, avec \$1.50, nos lecteurs recevront, en échange, la montre dont ils trouveront la description à la page 15.

— NUMÉRO DE —

16 FEVRIER 1895

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

MM. DU JARDIN & CIE

PHOTOPHAGES

538 RUE LACAUCHEIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux

Société Artistique Canadienne

1866 RUE SAINTE-CATHERINE

PROCHAIN TIRAGE

21 Fevrier '95

BILLETTS ENTIERS, - 10 CENTS

Le Numéro 13,882 a gagné le prix de \$1,000.

Do 21,426 do 400.

Do 11,865 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

AUX DAMES SERVEZ VOUS DE

VIDO
EAU DE BEAUTE
UN SPECIFIQUE
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

PRIX \$1.00

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU DR GODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Fruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS : 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95

BUTTE AUX VENTS
EAU MINERALE

Propriété de VARENNES
GASP. MASSUR
Seul Agent et Embouteilleur
ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau
MONTREAL

UN SEAU ou
UNE CUVETTE
EN "FIBREWARE"

durent quatre fois plus longtemps qu'aucune autre sorte de seau ou de cuvette

De plus, ils sont plus légers et n'ont pas de cercles en fer qui tombent

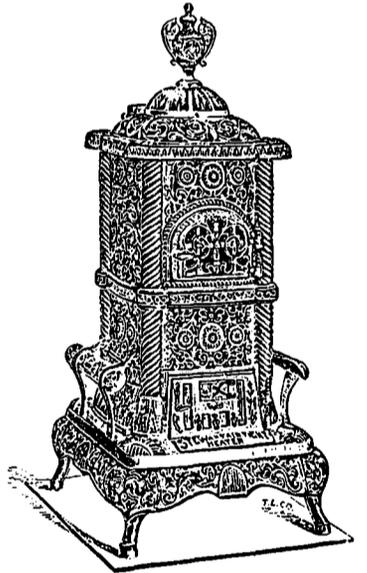
E. B. EDDY

21 juil. '95.

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.
DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS
Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL
avril 7--9

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)
MONTREAL
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.
9-Oct

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles { 'Fin de Siècle' -ET- 'Up to Date'

POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent
(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CROISSANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

Nouvelle Maniere de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 1 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité
effait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

POIRIER, BESSETTE & CIE
IMPRIMEURS

516 Rue Craig, Montréal.

Impressions de toutes sortes exécutées avec soin et promptitude.

Cie Coloniale
CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE
CHOCOLAT
DU
Planteur
COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 37 et 39 rue St-Jacques.